

Gal 9 29

LETTRES

A

EUGÉNIE

OU

PRÉSERVATIF

CONTRE LES PRÉJUGÉS.

..... *arctis*
Religionum animos nodis exsolvere pergo.
LUCRET. *de rer. nat. Lib. 4. vers. 6. & 7.*

TOME SECOND.

à LONDRES

MDCCLXVIII.

20

EUGENIE

IRIS BRANT

COUGES



LONDRES

MDCCLXXIII

S
rion
mo
fur
tres
re
n'a
nen
plu
tag
tes
les
tre
mé
To
de
chu
un
tie
les
ful
vri

HUITIEME LETTRE.

SI nous voulions, Madame, nous en rapporter à nos Docteurs, nous serions convaincus que par la beauté de sa morale la Religion Chrétienne l'emporte sur la Philosophie & sur toutes les autres Religions de la terre : à les en croire, l'esprit humain & la foible raison n'auroient jamais été capables d'imaginer une morale plus saine, des vertus plus héroïques, des préceptes plus avantageux pour la société. Bien plus; toutes les vertus connues ou pratiquées par les Payens ne sont traitées par nos Prêtres que de *fausses vertus*; bien loin de mériter notre estime & la faveur du Tout-Puissant, elles ne sont dignes que de nos mépris, & ne sont que des *péchés éclatans* aux yeux de l'Eternel. En un mot, selon eux, la Morale Chrétienne est une morale toute divine, & les préceptes qu'elle nous donne sont si sublimes qu'ils ne peuvent être que l'ouvrage d'un Dieu.

En effet si par divin l'on entend ce que les hommes ne peuvent ni concevoir ni pratiquer ; si par vertus divines l'on désigne des vertus dont l'esprit humain ne peut deviner l'utilité ; si par des perfections divines l'on indique des qualités dont les mortels ne sont point susceptibles, ou qui même sont contraires à toutes celles dont ils ont quelque idée ; l'on ne peut disconvenir que la Morale Chrétienne ne soit toute divine ; au moins est-il certain qu'elle n'a rien de commun avec la morale qui convient à des hommes , & que souvent elle est propre à confondre toutes les notions qu'ils peuvent se faire de la vertu.

D'après les foibles lumieres de la raison & du bon sens , par *vertus* , nous entendons des dispositions habituelles , qui tendent au bonheur & à l'utilité réelle de ceux avec qui nous vivons en société , par la pratique desquelles nous les engageons à s'occuper à leur tour de notre propre bien-être. Dans la Religion Chrétienne l'on désigne sous le nom de vertus des dispositions qu'il est impossible d'avoir sans des graces surnaturelles , & qui , lorsque nous les obtenons , sont inutiles & incommodes à nous-mêmes & aux autres dans le mon-

à EUGENIE.

ce où nous vivons. La Morale Chrétienne est véritablement une morale de l'autre monde. Les bons Chrétiens peuvent être comparés à ce Philosophe de l'antiquité qui, ayant sans cesse les yeux fixés sur les astres, tomba dans un puits qu'il ne voyoit point à ses pieds. Toute leur morale n'a pour objet que de les dégoûter de la terre pour les attacher uniquement au Ciel dont ils n'ont point d'idée; cette morale n'a nullement pour objet leur bonheur ici-bas; ce monde pour un Chrétien n'est qu'un passage qui conduit à un monde bien plus intéressant pour lui, vû qu'il n'est nullement à portée de le connoître. Bien plus; pour mériter d'être heureux dans ce monde inconnu, la Religion nous apprend que nous ne pouvons mieux faire que de nous rendre malheureux dans celui que nous connoissons; & surtout que pour marcher d'un pas sûr à la félicité, nous devons nous interdire l'usage de notre raison, c'est-à-dire, fermer exactement les yeux pour nous laisser guider en aveugles par nos Prêtres. C'est sur ces principes que toute la Morale Chrétienne est évidemment fondée.

Cela posé, Madame, examinons les vertus qui servent de base à la Religion

LETTRES

Chrétienne. On les nomme *Théologiques* ou *Divines* ; l'on assure que sans elles l'homme ne peut être agréable à son Dieu.

La première de ces vertus c'est la *Foi*. Selon nos Docteurs cette foi est un don de Dieu, une vertu surnaturelle par laquelle on croit fermement en Dieu & en tout ce qu'il a daigné révéler aux hommes, quand même notre raison ne le pourroit comprendre. La foi est, dit-on, fondée sur la parole d'un Dieu qui ne peut ni nous tromper ni se tromper lui-même ; ainsi la foi suppose que Dieu a parlé aux hommes ; mais qui est-ce qui nous atteste que Dieu a parlé aux hommes ? Ce sont les Saintes Ecritures. Qui est-ce qui nous assure que les Saintes Ecritures contiennent la parole de Dieu ? Ce sont nos Prêtres qui réunis en corps constituent ce qu'on nomme l'*Eglise*. Mais qui est-ce qui nous assure que l'Eglise ne peut pas ou ne veut pas nous tromper ? Ce sont les Saintes Ecritures qui nous attestent l'infailibilité de l'Eglise, de même que c'est l'Eglise qui nous atteste la certitude des Ecritures. D'où l'on voit que la Foi n'est dans le vrai que la confiance aveugle que nous avons dans nos

à EUGENIE.

Prêtres sur la parole desquels nous adhérons à des opinions que nous ne pouvons comprendre. On nous parle, il est vrai, de miracles qui attestent les Ecritures, mais ce sont les Ecritures qui rapportent & qui attestent ces miracles dont je crois avoir assez démontré l'impossibilité.

D'un autre côté, je crois, Madame, vous avoir déjà suffisamment prouvé l'impossibilité d'être fermement convaincu de ce que notre esprit n'est pas à portée de comprendre; l'examen que nous avons fait ci-devant des livres que les Chrétiens appellent *sacrés*, a dû vous convaincre qu'un Dieu sage, bon, prévoyant, équitable & tout-puissant ne pouvoit en être l'auteur. Il nous est donc impossible de croire véritablement, & ce que nous appellons de la *foi*, ne peut jamais être qu'une adhésion aveugle & déraisonnable aux systèmes inventés par des Prêtres qui nous ont persuadé dès l'âge le plus tendre qu'il falloit adopter des opinions qu'ils ont jugées utiles à leurs propres intérêts. Mais ces Prêtres, quelque intéressés qu'ils soient aux opinions qu'ils prétendent nous faire recevoir comme vraies, peuvent-ils les croire eux-mêmes, en peuvent-ils

être intimement convaincus? Non, sans doute, ils ne le peuvent point. Ce sont des hommes comme nous, pourvus des mêmes organes & qui, de même que nous, sont dans l'impossibilité d'être intimement persuadés de choses également incompréhensibles pour tout le genre-humain. S'ils avoient quelque sens de plus, nous pourrions, peut-être, imaginer qu'ils ont la faculté de comprendre ce que nous ne comprenons point; mais comme rien ne nous annonce en eux ce sens privilégié, nous sommes forcés de conclure que leur foi n'est, ainsi que celle des autres Chrétiens, qu'un attachement aveugle & peu raisonné à des opinions qu'ils ont reçues sans examen de ceux qui les ont précédés, & qu'ils sont dans l'impossibilité de croire bien fermement des choses dont ils ne peuvent être intimement convaincus, vu qu'elles sont destituées d'évidence, qui seule produit la certitude, & même de probabilité.

On ne manquera pas de dire que la foi, ou la faculté de croire des choses incroyables, est un don de Dieu, qui n'est senti que par ceux à qui Dieu fait cette grace. Je répondrai que dans ce cas il faut attendre que Dieu nous com-

munique cette grace dont nous n'avons point d'idée ; qu'en attendant il ne paroît pas que la crédulité , la stupidité , la faculté de déraisonner puissent être des graces émanées d'une Divinité raisonnable ou à qui l'homme est redevable de sa raison. Si Dieu est infiniment sage il ne peut être flatté des hommages des imbécilles & des fots ; la foi , si elle étoit une grace , seroit évidemment la faculté de voir les choses autrement qu'elles ne sont ou que Dieu ne les a faites ; dans ce cas Dieu n'auroit fait de ce monde & de la nature entière qu'une scène d'illusions. Pour croire que la Bible est l'ouvrage de Dieu, il faut renverser dans son esprit toutes les idées que l'on se fait de Dieu ; pour croire qu'un seul Dieu fait trois Dieux & que trois Dieux ne font qu'un seul Dieu, il faut renoncer à tout principe & se persuader qu'il n'y a rien d'évident ici-bas.

Ainsi, Madame, nous avons tout lieu de soupçonner que ce que nos Docteurs appellent un don d'en-haut , une grace surnaturelle, n'est réellement qu'un aveuglement profond, une crédulité déraisonnable , une soumission imbécille , une incertitude vague , une ignorance stupide qui nous fait souscrire sans examen à

· tout ce que nous disent des Prêtres ; qui nous fait adhérer, sans savoir pourquoi, aux opinions de quelques hommes qui ne peuvent avoir eux-mêmes une certitude mieux fondée que la nôtre. Enfin sans trop hazarder nous pouvons soupçonner que des hommes qui nous vantent sans cesse la nécessité d'une vertu propre à confondre les idées les plus claires qui soyent dans notre esprit, ont dessein de nous aveugler pour nous tromper plus sûrement.

C'est en effet ce que nous devons conclure de la conduite de nos Prêtres ; ceux-ci oubliant bientôt qu'ils nous ont assuré que la foi étoit un don de Dieu, un présent de sa grace qu'il fait à qui bon lui semble & qu'il refuse à qui il lui plaît, prennent de l'humeur contre tous ceux à qui la Divinité n'accorde pas le don de croire ; ils ne cessent de déclamer contre eux ; & , quand ils en ont le pouvoir , ils font les plus grands efforts pour les exterminer. Ainsi les Hérétiques & les Incrédules deviennent responsables des graces qu'ils n'ont point reçues ; on les punit en ce monde des avantages que Dieu ne leur a point donnés pour arriver à l'autre. Le manque de foi est aux yeux des Prêtres &

des dévots le plus irrémissible des crimes; c'est celui que, par la folie cruelle & l'inconséquence des hommes, l'on punit avec plus de rigueur; car vous n'ignorez pas, Madame, que dans les pays où le Clergé a du crédit, on brûle charitablement ceux qui n'ont pas la dose de foi requise.

Si l'on demande les motifs d'une conduite si injuste & si déraisonnable, on nous dit que la foi est la chose la plus nécessaire, qu'elle est de la plus grande importance pour les mœurs, qu'un homme sans foi ne peut être qu'un scélérat dangereux, qu'un mauvais citoyen. Mais enfin est-on le maître d'avoir de la foi ou de n'en point avoir? Est-on le maître de ses pensées? Dépend-il de nous de ne point trouver absurde ce que le jugement nous prouve être contraire à la raison? Avons-nous pu dans notre enfance nous empêcher de recevoir les impressions, les opinions, les idées qu'ont voulu nous donner nos Parens & nos Maîtres? Enfin est-il quelqu'un qui puisse se vanter d'avoir véritablement de la foi, ou qui soit pleinement convaincu des mystères inconcevables & des merveilles incroyables que la Religion nous enseigne?

Cela posé, comment la foi peut-elle être utile aux mœurs? Si personne ne peut croire que sur parole, & par conséquent n'a point une conviction réelle, comment existe-t-il des vertus dans la société? En supposant que l'on pût croire, quel rapport peut-il y avoir entre des spéculations obscures que personne ne peut comprendre & les devoirs évidens de l'homme, que chacun doit sentir pour peu qu'il consulte sa raison, son intérêt véritable & le bien de la société dont il est membre? Est-il donc nécessaire que je croye la Trinité, l'Incarnation, l'Eucharistie, ou toutes les fables de l'Ancien Testament pour être assuré que je dois être juste, bienfaisant, tempérant? Les histoires atroces de la Bible, si contraires aux idées que je dois me faire d'un Dieu rempli d'équité, de sagesse, de bonté, ne sont-elles pas plus propres à me rendre injuste & pervers, qu'à me porter à la vertu? Quoique je ne sente pas l'utilité de tant de mystères que je ne comprends point, ni des pratiques bizarres & incommodes que la Religion me prescrit, suis-je donc pour cela un citoyen plus dangereux que ceux qui persécutent, qui tourmentent, qui tuent des personnes

assez malheureuses pour ne point penser ou agir comme eux? Tout bien considéré, il est évident que celui qui a une foi bien vive, un zèle bien aveugle pour des opinions contraires à la raison, sera plus déraisonnable, & par conséquent plus méchant, que celui qui n'a point ces funestes opinions; quand des Prêtres après avoir troublé sa raison lui diront que Dieu exige de lui qu'il commette des crimes, il causera plus de désordre dans la société que celui qui ne croit pas que Dieu puisse ordonner de pareils excès.

On me répliquera que la foi est nécessaire à la Morale; que sans les idées que la Religion nous donne de Dieu, nous n'avons plus de motifs assez forts pour nous abstenir du vice & pour suivre la vertu qui souvent exige de nous des sacrifices douloureux. En un mot on prétendra que sans être convaincu de l'existence d'un Dieu vengeur & rémunérateur, les hommes n'ont plus rien dans ce monde qui les oblige à remplir leurs devoirs.

Vous sentez, je crois, Madame, toute la fausseté de ces prétentions imaginées par des Prêtres qui, pour se rendre plus nécessaires eux-mêmes, ont assuré que

leurs systêmes étoient d'une nécessité indispensable au maintien de la société. Pour les anéantir, il suffit de réfléchir sur la nature de l'homme, sur ses vrais intérêts, sur le but de toute société. L'homme est un être foible qui à chaque instant de sa vie a besoin du secours de ses semblables pour se conserver lui-même & pour rendre son existence agréable; il ne peut intéresser les autres à sa propre existence que par la façon dont il se conduit à leur égard; la conduite qui les intéresse en sa faveur s'appelle *vertu*, celle qui les indispose s'appelle *crime*; celle qui nuit à l'homme lui-même se désigne sous le nom de *vice*. Ainsi l'homme n'a besoin que de s'envisager lui-même pour sentir que son propre bonheur dépend de sa conduite envers les autres, que ses vices mêmes les plus cachés peuvent tendre à sa propre ruine, que ses crimes le rendront infailliblement odieux ou méprisable aux yeux de ses associés, que tout lui annonce comme des êtres nécessaires à sa propre félicité. En un mot l'éducation, l'opinion publique & les loix bien mieux que les chimères de la Religion lui montreront ses devoirs.

En se consultant lui-même tout hom-

me sentira qu'il veut se conserver; l'expérience lui fera connoître ce qu'il doit éviter ou faire pour parvenir à ce but; en conséquence il fuira tous les excès qui pourroient endommager son être; il s'interdira tous les plaisirs qui par leurs conséquences rendroient son existence malheureuse; il fera des sacrifices, s'il le faut, dans la vue de se procurer des avantages plus réels que ceux dont il se prive pour le moment. Ainsi il connoîtra ce qu'il se doit à lui-même & ce qu'il doit aux autres.

Voilà, Madame, en peu de mots les vrais principes de toute Morale; ils sont fondés sur la nature de l'homme; sur l'expérience constante, sur la raison universelle. Les préceptes de cette morale nous obligent, vû que les effets de notre conduite sont aussi nécessaires, qu'il est nécessaire qu'une pierre tombe quand aucun obstacle ne la retient dans sa chute. Il est inévitable & nécessaire que l'homme qui fait le bien soit préféré à celui qui fait le mal. Toutes les idées théologiques n'ajoutent rien à la conviction que tout être pensant doit avoir de cette vérité; il s'abstiendra donc de nuire aux autres & de se nuire à lui-même; il se sentira force à

leur faire du bien quand il voudra se rendre solidement heureux & mériter des sentimens sans lesquels la société ne pourroit avoir aucuns charmes pour lui.

Vous voyez donc , Madame , que la foi ne peut aucunement contribuer à la correction des mœurs , vous sentez que ses notions surnaturelles n'ajoutent rien aux obligations que notre nature nous impose ; au contraire plus les idées que la Religion nous donne seront obscures , merveilleuses , inconcevables , plus elles seront propres à nous écarter de notre nature & de la droite raison , dont la voix ne nous trompera jamais quand nous daignerons la consulter. Si nous examinons sans préjugé la source d'une infinité de maux dans la société , nous verrons qu'ils sont dûs aux spéculations fatales de la Religion qui enivrant les hommes d'enthousiasme , de fanatisme & de délire , les rendent aveugles , inconfidés , ennemis d'eux-mêmes & des autres. Un Dieu tyrannique , partial & cruel ne rendra jamais ses adorateurs équitables & bienfaisans. Des Prêtres qui nous ordonnent d'étouffer la raison , ne feront jamais de nous que des êtres déraisonnables prêts à s'enflammer de toutes les passions qu'ils voudront nous inspirer.

à EUGÉNIE. 15

Il est vrai que leur intérêt exige que nous soyons tels. Ils veulent que nous leur sacrifions notre raison; parce que cette raison pourroit les contredire & ruiner leurs grands projets. La foi n'est utile que pour eux, elle leur soumet des esclaves abrutis dont ils font ce qu'ils veulent, & qui deviennent les instrumens de leurs passions. Voilà d'où vient leur zèle pour la propagation de la foi; voilà la vraie cause de leur inimitié pour la science & pour ceux qui refusent de plier sous leur joug; voilà pourquoi, quand ils peuvent, ils établissent l'empire de la foi (c'est-à-dire leur propre empire) par le fer & par le feu, qui leur tiendront toujours lieu d'arguments.

Tout cela doit vous prouver, Madame, le peu de fruit que la société retire de cette foi surnaturelle dont nos Docteurs ont fait la première des vertus. Elle est inutile à Dieu qui pour convaincre les hommes n'a besoin que de vouloir que les hommes soient convaincus. Elle est indigne d'un Dieu sage qui doit ne parler que d'une façon conforme à la raison qu'il a donnée aux hommes. Elle est indigne d'un Dieu juste qui ne peut exiger que les hom-

mes soient convaincus de ce qu'il ne leur est pas possible de comprendre ; elle anéantit l'existence de Dieu lui-même en nous enseignant des choses totalement contraires aux notions que nous avons de la Divinité.

Quant à la Morale , la foi ne peut la rendre ni plus sacrée ni plus nécessaire qu'elle l'est déjà par elle-même & par la nature de l'homme ; elle est inutile & même dangereuse à la société, que , sous prétexte de sa nécessité , elle remplit souvent de troubles & de crimes réels. Enfin la foi est contraire à ses propres principes ; puisqu'elle nous force de croire des choses incompatibles, contradictoires aux notions qu'elle nous donne elle-même , comme nous l'avons remarqué dans l'examen des livres qui contiennent ce qu'on nous ordonne de croire.

A qui donc la foi est-elle bonne ? C'est uniquement à quelques hommes qui se servent de la foi pour asservir le genre-humain , & pour forcer les nations de travailler sans relâche à leur grandeur , à leur pouvoir , à leur bien-être. Ces nations en sont-elles plus heureuses pour avoir beaucoup de foi ou une confiance bien aveugle dans leurs Prêtres ? Non

cer;

certes, on n'y trouve ni plus de mœurs, ni plus de vertu, ni plus d'industrie, ni plus de bonheur; & l'on remarque au contraire que plus les Prêtres sont puissans, plus les peuples sont corrompus & misérables.

Mais l'*Espérance* qui fait la seconde des vertus Chrétiennes nous console des maux que la foi nous fait; elle nous ordonne d'être fermement persuadés que ceux qui auront eu de la foi, c'est-à-dire, qui s'en seront rapportés à leurs Prêtres, jouiront, en récompense de leur soumission, d'un bonheur ineffable dans l'autre monde. Ainsi l'espérance est fondée sur la foi, de même que la foi a l'espérance pour motif & pour base. La foi nous dit qu'il faut espérer ce que la foi nous dit d'attendre. Mais qu'est-ce que nous devons espérer? Ce sont des biens ineffables, c'est-à-dire, des biens dont le langage ne peut point nous donner d'idées. Cela posé, nous ne pouvons savoir ce que nous espérons; il reste donc à examiner comment il est possible d'espérer ou même de désirer ce que la langue ne peut nous exprimer. Comment peut-on sans cesse nous parler de choses dont on nous dit qu'il est impossible de se faire des idées?

L'espérance n'est donc pas mieux fondée que la foi; en détruisant celle-ci l'autre se trouve nécessairement anéantie. Mais de quelle utilité l'espérance peut-elle être aux hommes? Elle les encourage, dira-t-on, à la vertu. Elle les aide à supporter les misères de la vie, elle console les personnes, qui ont de la foi, dans les adversités. Mais comment peut-on être encouragé, soutenu, consolé par des notions vagues qui ne nous donnent aucunes idées certaines? Quoi qu'il en soit, il est sûr que l'espérance est très-utile à nos Prêtres, pour les tirer d'affaires toutes les fois qu'il s'agit de justifier la Providence de ses injustices passagères & des maux qu'elle fait éprouver ici-bas à ses élus. D'ailleurs ces Prêtres, malgré tous leurs beaux systêmes, se voyant dans l'impossibilité de procurer aux nations le bonheur qu'ils leur promettent sans cesse, à l'aide de la foi, & les rendant au contraire très-souvent malheureuses par les maux que leur causent les querelles & les idées fausses de la Religion, leur disent que l'homme n'est point fait pour ce monde, que le Ciel est sa patrie, que par la fuite il jouira d'un bonheur dont il n'a point d'idées. Enfin semblables aux

Charlatans qui amusent des malades dont leurs drogues ont ruiné la santé, ils ont encore l'avantage de vendre des espérances à ceux qu'ils se sentent incapables de guérir. Nos Prêtres, comme beaucoup de Médecins, commencent par nous rendre malades par les terreurs qu'ils nous inspirent, le tout pour avoir le plaisir de nous consoler par des espérances qu'ils nous vendent au poids de l'or. C'est proprement dans ce commerce que consiste toute la Religion.

La troisieme vertu Théologale est la *Charité*; elle consiste à aimer Dieu par dessus toutes choses, & notre prochain comme nous-mêmes. Mais, pour aimer Dieu par dessus toutes choses, il faudroit au moins que la Religion daignât le rendre aimable. En bonne foi, Madame, le Dieu que le Christianisme nous prescrit d'aimer est-il bien digne de notre amour? Est-il possible d'éprouver autre chose que de la répugnance pour un tyran partial, capricieux, cruel, vindicatif, jaloux, sanguinaire? Comment aimer sincèrement le plus redoutable des êtres; le Dieu vivant dans les mains duquel il est affreux de tomber; le Dieu qui peut consentir à damner éternellement ses créatures? Nos Théo-

logiens savent-ils bien ce qu'ils disent, lorsqu'ils prétendent que la crainte de Dieu est une *crainte filiale*, c'est-à-dire, mêlée d'amour ? Ne devons-nous pas haïr, ne sommes-nous point forcés de détester un Pere barbare, qui porte l'injustice assez loin pour châtier le genre humain innocent, le tout pour se venger du péché de la pomme, qu'il ne tenoit qu'à lui d'empêcher qu'on ne mangeât ? En vérité, Madame, il n'est pas possible d'aimer par dessus toutes choses un Dieu qui dans la Bible ne se fait connoître que par des traits propres à inspirer de l'horreur. Si l'amour de Dieu, comme les Jansénistes le prétendent, est indispensablement nécessaire au salut, nous ne devons point être surpris de voir que le nombre des élus soit si petit. Il est même très-peu de gens qui pussent s'empêcher de haïr ce Dieu, ce qui suffit pourtant suivant les Jésuites. Le pouvoir d'aimer un Dieu, que la Religion a rendu le plus haïssable des êtres, seroit, sans doute, de toutes les grâces la plus surnaturelle, c'est-à-dire, la plus contre nature ! aimer ce qu'on ne connoît pas est déjà très-difficile ; aimer ce que l'on craint est bien plus difficile encore ; aimer un être que l'on

nous peint sous les couleurs les plus révoltantes est évidemment impossible.

Nous devons donc être convaincus que sans des graces inconnues dont les Profanes n'ont point d'idées, nul Chrétien dans son bon sens ne peut aimer son Dieu ; les dévots qui prétendent avoir ce bonheur pourroient bien se tromper. Ils semblent se conduire comme ces vils flatteurs qui dans la vue de faire leur cour à un Tyran odieux ou pour se soustraire à son ressentiment font ouvertement profession de l'aimer, tandis qu'ils le détestent au fond du cœur ; ou bien ce sont des enthousiastes qui à force de s'exalter l'imagination se font illusion à eux-mêmes & n'envisagent que du côté le plus favorable un Dieu, qui en même tems qu'on le dit bon, nous est par-tout représenté comme le plus méchant des êtres. Les dévots les plus sinceres ressembtent à ces femmes livrées à leur penchant désordonné qui se passionnent pour des amans que toutes celles, qui ne sont point éprises comme elles, trouvent indignes de leur attachement. Madame de Sévigné disoit qu'elle aimoit Dieu *comme un très-galant homme que l'on n'a jamais connu* ; mais le Dieu des Chrétiens est-il un galant hom-

me? Si elle eût réfléchi sur le portrait qu'en font la Bible & nos Théologiens, à moins d'avoir la tête tournée, elle ne l'eût assurément point aimé.

A l'égard de l'amour du prochain avions-nous donc besoin de la Religion pour nous faire sentir que l'humanité nous fait un devoir de montrer de l'affection & de la bienveillance à nos semblables? C'est en faisant éprouver aux autres des dispositions favorables que nous pouvons faire naître en eux les sentimens que nous désirons leur trouver pour nous-mêmes. Il suffit d'être homme pour avoir des droits sur le cœur de tout homme sensible, assez bien constitué pour éprouver le sentiment si doux de l'humanité. Eh! qui mieux que vous, Madame, connoît ce sentiment? votre ame compatissante n'éprouve-t-elle pas à chaque instant le plaisir de soulager des malheureux? Dépendroit-il de vous, quand même la Religion ne vous prescriroit rien à cet égard, de vous endurcir contre les larmes de l'infortune? N'est-ce pas régner sur les cœurs que de faire des heureux? Jouissez donc de votre empire, continuez à répandre vos bienfaits sur tout ce qui vous entoure; vous vous contenterez vous-même, vous

vous applaudirez du bien que vous aurez fait, les autres vous en béniront, ils vous accorderont le tribut d'affection qui est dû aux âmes bienfaisantes.

Le Christianisme, non content de recommander l'amour du prochain, prescrit encore d'aimer ses ennemis, précepte dont on attribue l'invention au Fils de Dieu lui-même, & par lequel nos Docteurs prétendent démontrer la supériorité de sa Morale sur celle de tous les Sages de l'antiquité. Il s'agit de savoir si ce précepte est possible dans la pratique ; une âme élevée peut bien se mettre au dessus des injures ; il y a de la noblesse à oublier les offenses, il est digne d'un grand cœur de se venger par des bienfaits, & de forcer à rougir ceux dont on a lieu de se plaindre ; mais il nous est impossible d'éprouver une tendresse véritable pour ceux que nous savons disposés à nous nuire ; cet amour des ennemis, que le Christianisme est si fier d'avoir imaginé, est un précepte impossible, la conduite des Chrétiens le dément à chaque instant. En effet est-il possible d'aimer ce qui nous afflige ? Sommes-nous les maîtres de chérir la douleur, de recevoir un outrage avec joye, d'aimer ceux qui nous font éprou-

ver des traitemens rigoureux ? Non, sans doute, nous pouvons bien nous soutenir par notre fermeté ou nous consoler par l'espoir des récompenses d'en-haut ; mais en attendant nous n'éprouverons point un amour bien sincere pour les êtres malfaisans à qui nous croirons devoir les maux que nous souffrons à présent ; nous les éviterons au moins, ce qui n'annoncera point de l'amour.

Quoique la Religion Chrétienne recommande formellement l'amour du prochain, l'amour des ennemis, le pardon des injures, l'on ne peut se dissimuler que ces préceptes ne soient continuellement violés par ceux-mêmes qui en vantent l'excellence. Nos Prêtres surtout ne paroissent point se piquer de suivre à la lettre ce précepte merveilleux. Il est vrai qu'ils ne regardent plus ni comme leur prochain, ni même comme un homme, quiconque ne pense pas comme eux. C'est, sans doute, d'après ces idées qu'ils décrient, qu'ils persécutent, & qu'ils font, quand ils peuvent, exterminer tous ceux qui leur déplaisent ; on ne les voit guere pardonner à leurs ennemis que lors qu'ils sont dans l'impuissance de s'en venger. Il est vrai que ce ne sont jamais leurs propres

injures qu'ils vengent, ce ne sont point leurs propres ennemis qu'ils veulent exterminer, ce sont les injures faites à Dieu, qui sans leurs secours ne pourroit, sans doute, point se venger par lui-même; d'ailleurs on fait que les ennemis des Prêtres ne peuvent jamais manquer d'être les ennemis de Dieu: celui-ci fait toujours cause commune avec ses ministres d'ici-bas; il trouveroit très-mauvais que par une lâche indulgence ils pardonnassent les offenses qu'ils recoivent en commun. Ce n'est donc jamais que par zèle que nos Prêtres sont cruels, vindicatifs, inhumains; ils ne manqueroient point, sans doute, de pardonner à leurs ennemis, s'ils ne craignoient que le Dieu des miséricordes ne leur scût très-mauvais gré de montrer de l'indulgence.

Il faut aimer Dieu par dessus toutes choses, &, par conséquent, il faut l'aimer préférentiellement à son prochain. Nous prenons un intérêt très-vif à tout ce qui touche l'objet de notre amour, ainsi tout bon Chrétien ne peut se dispenser de montrer du zèle, & même, s'il le faut, il doit exterminer son prochain, quand il pense ou agit d'une façon déplaisante ou injurieuse à son Dieu.

L'indifférence dans ce cas seroit un crime ; quand on aime sincèrement Dieu, il faut montrer de la chaleur dans sa cause & l'on ne peut en pareil cas pousser les choses trop loin.

C'est sur ces notions absurdes que sont fondés les crimes, les extravagances & les folies, que le zèle religieux a de tout tems produit sur la terre. Des fanatiques imbécilles, envenimés par leurs Prêtres, se sont haïs, persécutés, égor-gés les uns les autres ; ils se sont crus obligés de venger le Tout-Puissant ; ils ont imaginé que le Dieu de la clémence & de la bonté les voyoit avec plaisir assassiner leurs freres ; ils se sont follement persuadé que défendre la cause des Prêtres c'étoit défendre Dieu lui-même. En un mot, d'après des idées si contraires à toutes celles que la Religion elle-même donne de la Divinité, ses Ministres ont été dans tous les siècles les maîtres de troubler les nations & d'exterminer leurs propres ennemis. Sous prétexte de venger le Tout-Puissant, ces Prêtres ont trouvé le secret de se venger eux-mêmes, sans s'exposer à la haine ou au blâme que méritoit leur fureur vindicative & leur inhumanité. Au nom du Dieu de la nature, ils étouffe-

sent dans les cœurs des hommes le cri de la nature ; au nom du Dieu de la bonté , ils animerent les hommes à la rage ; au nom du Dieu des miséricordes , ils défendirent de pardonner jamais.

C'est ainsi , Madame , que le zèle qui est un effet nécessaire de l'amour divin , a de tout tems causé les plus grands ravages sur la terre. Le Dieu des Chrétiens a deux faces comme le Janus des Romains ; tantôt on nous le représente sous les traits de la bonté , tantôt on nous le montre respirant la vengeance , la fureur & la cruauté. Que résulte-t-il de ce double aspect ? Les Chrétiens sont bien plus effrayés de l'aspect redoutable de leur Dieu qu'ils ne sont rassurés par les traits de sa bonté ; ils se défient de ses caprices , ils le croient susceptible de changer , ils s'imaginent que le parti le plus sûr est de le venger & de lui montrer bien du zèle ; ils se persuadent qu'un maître très-méchant ne peut point trouver mauvais qu'on lui ressemble , & qu'il ne peut blâmer ses Serviteurs , à quelque excès qu'ils portent la vengeance contre ceux qui ont eu la témérité de l'offenser.

Vous voyez , Madame , par tout ce qui précède , les conséquences dangereu-

ses que peut avoir l'amour divin ou le zèle qui en découle. Si cet amour est une vertu elle n'est certainement avantageuse qu'aux Prêtres, qui seuls ont le droit d'apprendre aux peuples quand la Divinité est offensée; qui seuls profitent des présens qu'on lui fait & des honneurs qu'on lui rend; qui seuls décident des opinions qui lui plaisent & de celles qui lui déplaisent; qui seuls annoncent ce qu'elle exige des hommes & quand il est à propos de venger ses outrages; qui seuls ont intérêt de la rendre redoutable & cruelle pour subjuguier les hommes; qui seuls trouvent le moyen de satisfaire leurs vengeances & leurs propres passions en la supposant vindicative & colere, & en inspirant aux mortels un vertige destructeur de toute humanité, une intolérance pour qui rien n'est sacré, & un esprit persécuteur qui fit en tout tems des ravages incroyables dans toutes les nations Chrétiennes.

D'après les funestes principes de leur Religion, les Chrétiens ne peuvent se dispenser de haïr & de persécuter ceux qu'on leur indiquera comme les ennemis de Dieu: dès qu'ils supposent qu'il faut aimer par dessus toutes choses un maître

rigoureux qui s'offense avec la plus grande promptitude, qui s'irrite même des pensées & des opinions les plus involontaires des hommes, ils doivent se croire obligés de lui montrer du zèle, d'entrer dans ses querelles, de le venger en Dieu, c'est-à-dire, sans mettre de bornes à leur cruauté. Cette conduite est une suite nécessaire des idées révoltantes que nos Prêtres nous donnent de la Divinité. Ainsi un bon Chrétien sera toujours obligé d'être un intolérant. Il est vrai que dans la théorie le Christianisme ne prêche que l'indulgence, la tolérance, la concorde & la paix; mais dans la pratique les Chrétiens n'exercent jamais ces vertus, que lorsqu'ils ne sont point assez forts pour donner un libre cours à leur zèle destructeur. Dans le fait les Chrétiens ne montrent les sentimens les plus communs de l'humanité qu'à ceux qui pensent comme eux, qui font profession de croire les mêmes choses; ils ont une répugnance plus ou moins exprimée contre tous ceux qui n'ont point en tout les mêmes spéculations théologiques que leurs Prêtres. Nous voyons les personnes les plus douces & les plus honnêtes ne point regarder des mêmes yeux celles qui sont d'une secte différente de la leur;

par-tout la Religion dominante, (c'est-à-dire, celle du Souverain ou des Prêtres en faveur desquels le Souverain se déclare) écrase toutes les autres sectes ou du moins leur fait sentir sa supériorité & son antipathie d'une façon très-incommode, très-insultante & très-propre à révolter. C'est ainsi que souvent les Princes, par complaisance pour les Prêtres, aliènent les cœurs de leurs sujets les plus fideles, & s'attirent une haine qui devoit ne retomber que sur les Prêtres dont ils suivent les conseils.

En un mot, Madame, nous ne voyons nulle part la tolérance sincèrement établie ; les Prêtres des différentes sectes apprennent dès l'enfance aux Chrétiens à se mépriser ou même à se haïr les uns les autres pour des questions théologiques que personne ne comprendra jamais. Jamais vous ne verrez le Clergé, quand il a du pouvoir, prêcher la tolérance ; il regardera de mauvais œil tous ceux qui se déclareront pour elle, il les accusera d'indifférence, & les soupçonnera d'être des incrédules, des ennemis cachés, en un mot, de faux freres. La Sorbonne, au seizième siècle, déclara que c'étoit une hérésie de dire que l'on ne devoit pas brûler les

Hérétiques. Si le féroce St. Augustin prêcha la tolérance dans quelques circonstances, nous voyons que ce Pere de l'Eglise changea d'avis quand il fut plus initié dans les secrets de la politique sacerdotale, qui ne s'accommodera jamais de la tolérance. En effet, la persécution est nécessaire aux Prêtres; elle n'a jamais pour objet que de venger l'avarice, l'ambition, la vanité, l'entêtement du Clergé. Celui-ci ne cherche qu'à étendre son pouvoir, qu'à multiplier ses esclaves, qu'à rendre odieux tous ceux qui ne se soumettent point à lui, ou qui n'ont pas pour ses décisions arbitraires le respect qui leur est dû.

Voilà, sans doute, pourquoi nos Docteurs font tant valoir l'humilité dont ils ont fait une vertu. L'on ne peut nier que la douceur, la modestie, la déférence ne soient des qualités estimables & utiles à la société; les orgueilleux, les insolens &c. sont assurément faits pour déplaire dans le commerce de la vie; ils nous repoussent, ils blessent nécessairement l'amour-propre de tous ceux avec qui ils ont affaire; mais cette déférence qui nous rend agréables à ceux avec qui nous vivons n'a rien de commun avec l'humilité Chrétienne. Celle-ci pré-

tend engager l'homme à se mépriser lui-même , à fuir l'estime des autres , à se défier de sa raison pour se soumettre aveuglément aux lumieres infaillibles de ses guides spirituels & leur sacrifier les vérités que son esprit trouve les mieux démontrées.

Mais à quoi peut mener cette prétendue vertu ? Un homme honnête & sensé peut-il donc avoir des motifs pour se mépriser lui-même ? Que deviennent communément tous ceux qui cessent d'être jaloux de l'opinion publique ? Quels mobiles plus nobles & plus puissans les hommes peuvent-ils avoir pour servir utilement la patrie que le desir de la gloire & l'envie de mériter les applaudissemens de leurs concitoyens ? Quel récompense leur restera-t-il lorsqu'on est assez injuste pour leur refuser ce qu'ils méritent, s'il ne leur est point permis de s'applaudir eux-mêmes & de se féliciter du bien qu'ils ont fait à des ingrats ? De quel droit voudroit-on qu'un homme rempli de droiture , de connoissances , de talens & de lumieres, consentît à se croire moins éclairé qu'un Prêtre intéressé , qu'un fanatique ignorant qui lui débitent des mensonges ou des rêveries ?

Nos

Nos Prêtres nous répètent sans cesse que c'est l'orgueil qui conduit à l'incrédulité, que la Religion demande des esprits humbles & soumis. En bonne foi, n'y auroit-il pas de la stupidité à sacrifier son jugement & ses lumières aux absurdités palpables que le Sacerdoce veut nous faire croire ? De quel front un grave Docteur ose-t-il me proposer d'admettre humblement des opinions & des mystères auxquels il est évident qu'il ne conçoit rien lui-même ? Y a-t-il donc de la présomption à se croire plus éclairé que des hommes dont tous les systèmes ne sont que des amas de contradictions, d'absurdités, de notions fausses dont le genre-humain est la dupe & souvent la victime ? Vous accuseroit-on d'orgueil ou de vanité pour ne point déférer au jugement de Madame D*** dont tous ceux qui la voyent de près sont à portée de connoître la déraison & la malignité ?

L'humilité Chrétienne est une vertu de Moine ; elle ne peut être utile à la société, elle n'est propre qu'à priver notre ame d'énergie ; elle ne peut procurer des avantages qu'aux Prêtres, qui sous prétexte de rendre les hommes humbles, ne cherchent réellement qu'à les

avilir, à étouffer en eux toute science & tout courage pour les soumettre au joug de la foi, c'est-à-dire, à leur propre joug. Concluez avec moi que les vertus Chrétiennes sont des vertus chimeriques, inutiles à Dieu, inutiles & souvent dangereuses aux hommes, & dont les Prêtres seuls peuvent tirer un grand profit. Concluez que cette Religion que l'on vante pour la beauté de sa morale, ne nous prêche que des vertus & ne nous ordonne que des pratiques opposées au bon sens. Concluez qu'il est possible d'avoir des mœurs & des vertus sans adopter les opinions, sans se piquer des vertus, sans se soumettre aux devoirs que nos Prêtres nous recommandent comme nécessaires au salut. Concluez enfin que l'on peut être l'ami de la vertu sans être l'ami des Prêtres, & que l'on peut, sans avoir les vertus Chrétiennes, posséder toutes celles qui sont nécessaires à la société.

En regardant la chose de près, nous trouverions peut-être que la vraie morale, (c'est-à-dire celle qui est vraiment utile aux hommes en société) doit être incompatible avec la Religion Chrétienne, ou avec toute autre Religion révélée. En supposant un Dieu partial, co-

lere, vindicatif & changeant, qui s'offense des pensées, des paroles & des actions de ses créatures, il faudra nécessairement que ceux qui se croiront les favoris de ce Dieu dédaignent les autres hommes, leur montrent du mépris, les traitent avec hauteur avec dureté & même avec barbarie, quand ils les regarderont comme les objets du courroux du Monarque céleste. Des hommes qui ont la folie de croire que leur Dieu est un tyran fantasque, prompt à s'irriter, implacable dans ses fureurs, feront des esclaves chagrins, tremblans, prêts à nuire à tous ceux qui pourroient par leur conduite, leurs opinions ou leurs discours provoquer la vengeance céleste. Des ignorans assez stupides pour se persuader que leurs guides spirituels sont les organes infallibles de la Divinité, commettront le crime quand ces guides le leur montreront comme nécessaire pour apaiser la Divinité. Des hommes assez imprudens pour adopter la morale de ces guides inconséquens dans leurs principes, & peu d'accord avec eux-mêmes dans leurs opinions, n'auront qu'une morale incertaine, qui variera suivant les intérêts de ces guides. En un mot,

il est impossible de fonder une vraye morale sur un Dieu injuste , capricieux & changeant tel que celui que la Religion nous ordonne d'imiter & d'adorer.

Tenez-vous-en donc, Madame, à vos propres vertus ; elles suffiront à votre bonheur en ce monde, elles vous feront estimer, chérir & respecter de tous ceux qui en sentiront les heureuses influences ; elles vous mettront au moins en droit de vous estimer vous-même ; sentiment qui sera toujours légitime quand on aura la conscience de contribuer au bonheur du genre-humain.

Je suis &c.

NEUVIEME LETTRE.

Après vous avoir fait sentir, Madame, le peu de secours que la Religion fournit à la Morale, je vais examiner si elle procure des avantages plus réels à la Politique, & s'il est bien vrai, comme on le repete sans cesse, qu'elle soit absolument nécessaire au Gouvernement. Si l'on vouloit fermer les yeux & s'en rapporter à nos Prêtres, on croiroit que leurs opinions sont nécessaires à la tranquillité publique & au repos des Etats; on se persuaderoit que les Princes ne peuvent se passer d'eux pour gouverner les peuples & pour travailler à la félicité de leur Empire; enfin ils font entendre aux Souverains qu'ils ont le plus grand intérêt à se conformer à leurs caprices, à faire plier tous les hommes sous leur joug divin, à se mêler de leurs importantes querelles; & ils ne parviennent que trop souvent à persuader aux maîtres de la terre que les ennemis des Prêtres sont les ennemis de tout pouvoir, & qu'en s'appant les fondemens de l'Autel, les fondemens du trône se trou-

vent nécessairement ébranlés.

Il ne faut qu'ouvrir les yeux & consulter l'histoire pour sentir la fausseté de ces prétentions & pour apprécier les services importans que les Prêtres Chrétiens ont de tout tems rendus aux Souverains. Depuis la fondation du Christianisme nous voyons dans tous les pays où cette Religion s'est établie, deux puissances rivales perpétuellement aux prises. Nous voyons un Etat dans l'Etat. Nous trouvons l'Eglise, c'est-à-dire, un corps de Prêtres, continuellement opposée à la Puissance souveraine, & en vertu de sa mission divine & de son ministère sacré, prétendre faire la loi à tous les Princes de la terre. Nous trouvons un Clergé, enorgueilli des titres qu'il s'est faits à lui-même, vouloir se soustraire à l'obéissance dûe aux Souverains, prétendre à des prérogatives chimériques & dangereuses, auxquelles on ne peut toucher sans outrager Dieu lui-même: nous voyons des sujets divinisés ne vouloir reconnoître d'autre autorité que la leur, refuser d'obéir à l'autorité temporelle, se soumettre par préférence à un Prêtre étranger, qui se dit le Vicaire de Jésus-Christ. Celui-ci prétendit à ce titre commander aux Monarques mêmes;

soutenu par ses émissaires & par la crédulité des peuples, il est souvent parvenu à faire valoir ses prétentions ridicules, à susciter aux Princes les affaires les plus fâcheuses, à semer le trouble & la discorde dans leurs Etats, à ébranler leur trône au point de les forcer d'en descendre pour s'abaisser devant lui.

Tels sont les importans services que la Religion a mille fois rendus aux Souverains. Les peuples aveuglés par la superstition ne peuvent guère hésiter entre Dieu & les Princes de la terre; les Prêtres étant les organes visibles du Monarque invisible, ont un crédit immense sur des esprits prévenus; l'ignorance des peuples les met ainsi que leurs Souverains à la merci des Prêtres. Les nations se trouvent continuellement entraînées dans leurs futiles querelles; les Princes depuis un grand nombre de siècles n'ont eu d'autre occupation que de s'opposer aux entreprises du Clergé, de se défendre contre lui, de contenir des querelleurs opiniâtres qui se prétendoient autorisés à parler au nom de Dieu; presque jamais ils ne sont parvenus à faire taire des fourbes intriguans ou des fanatiques imbécilles & vains qui se jugeoient intéressés ou qui se croyoient

en conscience obligés de troubler les Etats.

L'attention continuelle que les Princes ont été forcés de donner au Clergé, les ont empêchés de s'occuper du bonheur de leurs sujets, qui souvent complices de leurs Prêtres, se sont opposés même au bien qu'on vouloit leur faire. Les Chefs des nations trop foibles pour résister au torrent de l'opinion furent obligés de céder, de ménager le Sacerdoce, de se concerter avec lui. Quand ils voulurent s'opposer à ses vues, ils ne rencontrèrent que des pièges cachés ou une opposition ouverte. Quand ils voulurent les écouter, ils lui sacrifièrent lâchement le bonheur & le repos de leurs autres sujets. Souvent des mains parricides & rebelles furent armées par le Sacerdoce altier & vindicatif contre les Souverains les plus dignes de régner; les Prêtres sous prétexte de venger Dieu firent sentir leur colere aux Monarques eux-mêmes, quand ils les trouverent peu disposés à plier sous leur joug. En un mot, dans tous les pays, nous voyons que les Ministres de la Religion ont exercé de tout tems la licence la plus effrénée. Nous voyons partout des Empires divisés par leurs soins,

des trônes renversés, des Princes égor-
gés, des sujets animés à la révolte; &
quand nous approfondissons les choses
nous trouvons que c'est l'ambition, la
cupidité, la vanité du Clergé qui ont
été les véritables causes & les mobiles
de tous ces ravages. C'est ainsi que la
Religion a produit si souvent l'anarchie
& a renversé les Empires dont elle pré-
tend être l'appui.

Les Souverains n'ont pu jouir de la
paix que lorsque, honteusement dé-
voués aux Prêtres, soumis à leurs capri-
ces, esclaves de leurs opinions ils les
ont laissés régner en leur place. Alors
la Puissance souveraine fut subordonnée
au Sacerdoce, le Prince ne fut que le
premier Serviteur de l'Eglise; elle l'a-
vilit souvent au point d'en faire son
bourreau; elle en fit l'exécuteur de ses
décrets sanguinaires; elle le força de
tremper ses mains dans le sang de ses su-
jets que ses Ministres avoient pros crits;
elle en fit l'instrument visible de ses
vengeances, de ses fureurs, de ses pas-
sions cachées. Au lieu de travailler au
bonheur de ses peuples le Souverain eut
la complaisance de tourmenter, de persé-
cuter, d'immoler des citoyens honnêtes,
de s'attirer la haine d'une partie de ceux

dont il étoit le pere pour assouvir l'ambition & la rage intéressée de quelques Prêtres toujours étrangers dans l'Etat qui les nourrit, & qui ne s'en disent des membres que pour le dominer, le déchirer, le dépouiller & le dévorer impunément.

Pour peu, Madame, que vous daigniez y réfléchir vous conviendrez que je n'exagere point les choses. Des exemples récents vous prouvent que, même dans ce siècle qui semble vouloir s'éclairer, les Etats ne sont point à l'abri des secousses que les Prêtres ont de tout tems fait éprouver aux nations. Vous avez cent fois gémi à la vue des tristes folies que produisoient parmi nous des questions puériles. Vous avez frémi des affreuses conséquences qu'ont eu des démêlés ridicules, indignes d'occuper des êtres raisonnables. Vous avez tremblé avec tous les bons citoyens à la vue des effets tragiques que pouvoit produire la scélératesse enivrée d'un fanatisme pour qui rien n'est sacré. Enfin vous avez vu l'Autorité souveraine forcée de lutter sans cesse contre des sujets rebelles qui prétendoient que leur conscience ou que les intérêts de la Religion les obligeoient de résister aux volontés les

plus sensées & les plus équitables.

Nos Peres plus religieux & moins éclairés que nous ont été les témoins de scènes bien plus terribles encore ; ils ont vu des guerres civiles ; des ligues ouvertement formées contre le Souverain ; la Capitale submergée dans le sang des citoyens ; deux Monarques successivement immolés à la fureur du Clergé , qui souffloit de toutes parts le feu de la sédition. Ils ont vu depuis des Rois en guerre contre leurs propres sujets ; un Souverain fameux ternir toute sa gloire en persécutant , contre la foi des traités , des sujets qui eussent vécu tranquilles , si on les eût laissés jouir en paix de la liberté de conscience ; enfin ils ont vu ce même Prince dupe d'une fausse politique que dictoit l'intolérance , bannir avec les Protestans l'industrie de ses Etats , forcer les Arts & les Manufactures à se réfugier chez nos plus cruels ennemis.

Nous voyons en Europe la Religion influer sans cesse sur les choses temporelles ; nous la voyons régler les intérêts des Princes ; nous la voyons diviser & rendre ennemies des nations Chrétiennes , parce que leurs guides spirituels n'ont point en tout les mêmes opinions.

L'Allemagne est divisée en deux partis religieux perpétuellement opposés d'intérêts. Nous trouvons par-tout les Protestans ennemis nés des Catholiques, toujours en défiance contre eux, & ces mêmes Catholiques ligués avec leurs Prêtres contre tous ceux qui n'ont point une façon de penser aussi abjecte & aussi servile que la leur.

Voilà, Madame, les avantages signalés que la Religion procure aux nations. On ne manquera pas de nous dire que ces terribles effets sont dûs aux passions des hommes, & non à la Religion Chrétienne, qui sans cesse recommande la charité, la concorde, l'indulgence & la paix. Mais, pour peu que l'on réfléchisse aux principes de cette Religion, on s'appercvra bientôt qu'ils sont incompatibles avec ces belles maximes qui ne furent pratiquées par les Prêtres Chrétiens que quand ils n'eurent point la force de persécuter leurs ennemis & de leur faire sentir le poids de leur colere. Les adorateurs d'un Dieu jaloux, vindicatif, sanguinaire, tel qu'est évidemment celui des Juifs & des Chrétiens, ne peuvent être ni modérés, ni tranquilles, ni humains. Les adorateurs d'un Dieu qui s'offense des pensées & des opinions de

ses foibles créatures, qui réproûve & veut qu'on extermine tous ceux qui suivent un autre culte que le sien, sont nécessairement intolérans, persécuteurs & méchans. Les adorateurs d'un Dieu qui n'a point voulu s'expliquer clairement & qui semble ne s'être révélé à ses favoris que pour dérouter la raison & les jeter dans des incertitudes & des embarras continuels, ne peuvent jamais être bien d'accord dans leurs opinions sur les volontés de ce Dieu; ils doivent au contraire se disputer éternellement sur la façon d'entendre ses oracles ambigus, ses mystères impénétrables, ses préceptes surnaturels qui ne semblent inventés que pour mettre l'esprit humain à la torture, & pour faire naître des disputes que rien ne peut terminer que la force.

Il ne faut donc point s'étonner si depuis la naissance du Christianisme, nos Prêtres n'ont point été un seul instant sans disputer. Il sembleroit que Dieu n'eût envoyé son fils sur terre que pour que sa doctrine merveilleuse fût une pomme de discorde pour ses Prêtres & pour ses adorateurs. Les Ministres d'une Eglise fondée par le Christ lui-même, qui a promis de l'éclairer sans cesse, de

lui envoyer son Saint Esprit , n'ont jamais pu convenir de leurs faits. Nous voyons dans quelques époques cette Eglise infallible presqu'entièrement entraînée dans l'erreur. Vous savez, Madame, que dans le quatrieme siecle, de l'aveu de nos Docteurs mêmes, peu s'en fallut que toute l'Eglise ne suivît l'opinion des Ariens qui ne nioient pas moins que la Divinité de Jésus-Christ. L'esprit de Dieu avoit alors tellement abandonné son Eglise que ses Ministres se disputoient sur le dogme fondamental de la Religion Chrétienne.

Malgré ces querelles continuelles l'Eglise s'arroge pourtant le droit de fixer la croyance des fideles, elle se prétend infallible, & si les Docteurs Protestans ont renoncé à cette prétention hautaine & ridicule, ils n'en veulent pas moins que leurs décisions sacrées soient reçues comme des oracles du Ciel par tous leurs adhérens. Les Prêtres toujours en discorde entre eux se sont perpétuellement maudits, anathématisés, damnés les uns les autres; chaque parti, par vanité, s'en tint opiniâtrément à ses propres opinions, & traita ses adversaires d'hérétiques; la violence seule décida les questions, termina les disputes & fixa la croyance.

Ceux des Prêtres querelleurs qui sçurent attirer les Souverains dans leur parti, furent *Orthodoxes*, c'est-à-dire se vantèrent d'être les possesseurs exclusifs de la doctrine véritable ; ils se servirent de leur crédit pour écraser leurs adversaires qu'ils traitèrent toujours avec la dernière barbarie.

Quoi qu'en puissent dire nos Docteurs, pour peu que nous y fassions attention, nous trouverons que ce fut toujours le pouvoir des Empereurs & des Rois qui réellement & en dernier ressort fixa la foi des Chrétiens ; c'est à grands coups d'épée que l'on apprit en tout pays aux nations les opinions théologiques qui plaisoient le plus à la Divinité ; la vraie croyance fut toujours celle qui eut les Princes pour adhérens ; les fideles furent toujours ceux qui eurent assez de force pour exterminer leurs ennemis, que jamais ils ne manquèrent de traiter en ennemis de Dieu. En un mot, ce sont les Princes qui furent véritablement infail-
libles ; ce sont eux que nous devons regarder comme les vrais fondateurs de la foi ; ce sont eux qui en tout tems ont décidé de la doctrine qu'il falloit admettre ou rejeter ; enfin ce sont eux seuls

qui fixeront toujours la Religion de leurs sujets.

Depuis que le Christianisme a été adopté par quelques nations nous voyons que la Religion a presque entièrement absorbé l'attention des Souverains. Ou les Princes aveuglés par la superstition furent dévoués aux Prêtres; ou ces Princes crurent que la prudence exigeoit au moins qu'ils ménagassent un Clergé devenu le vrai maître des peuples, qui ne voient rien de plus sacré ni de plus grand que les Ministres de leur Dieu. Dans l'un & l'autre cas la saine politique ne fut jamais consultée; elle fut lâchement sacrifiée aux intérêts de l'Etat. C'est par une suite de la superstition des Princes que nous voyons l'Eglise si richement dotée dans des tems d'ignorance; on crut enrichir Dieu en mettant dans l'abondance les Prêtres d'un Dieu pauvre, l'ennemi déclaré des richesses. Des guerriers sauvages & sans mœurs se flatterent de pouvoir expier tous leurs péchés en fondant des Monasteres, & en donnant des biens immenses à des hommes qui faisoient vœu de pauvreté. On crut bien mériter du Tout-Puissant en récompensant l'oïveté, que l'on regarda comme un
grand

à EUGENIE.

grand bien, vû qu'elle permettoit de vaquer à la priere dont on s'imagina que les nations avoient un besoin pressant & continuel. C'est ainsi que par la superstition des Princes, des grands & des peuples, le Clergé devint opulent & puissant; le Monachisme fut honoré, & les citoyens les plus inutiles, les moins soumis, les plus dangereux furent les mieux récompensés, les plus considérés, les mieux payés; ils furent comblés de bienfaits, de privileges, d'immunités; ils jouirent de l'indépendance; ils eurent un grand pouvoir que suivit la licence; ainsi la dévotion imprudente des Souverains mit des Prêtres à portée de leur résister à eux-mêmes, de leur faire la loi & de troubler l'Etat impunément.

Le Clergé parvenu à ce point de puissance & de grandeur, devint redoutable aux Monarques mêmes: ceux-ci furent obligés ou de plier sous son joug ou d'être en guerre avec lui. Quand les Souverains céderent ils ne furent que les esclaves des Prêtres, les instrumens de leurs passions, les vils adorateurs de leur pouvoir; quand ils refuserent de céder, ces Prêtres leur susciterent les embarras les plus cruels; ils lancerent contre eux les anathêmes de l'Eglise, les peuples

furent soulevés au nom du Ciel, les nations se partagerent entre le Monarque céleste & le Monarque terrestre; celui-ci eut beaucoup de peine à se soutenir sur un trône que les Prêtres pouvoient faire chanceler ou même détruire à volonté. Il fut un tems en Europe où le Prince & le repos de son Etat dépendoient uniquement du caprice d'un Prêtre. Dans ces tems d'ignorance, de dévotion & de troubles si favorables au Clergé, un Monarque foible & pauvre entouré d'une nation misérable, étoit à la merci d'un Pontife Romain, qui pouvoit à chaque instant anéantir sa félicité, amener ses sujets contre lui & le précipiter dans l'abîme de la misère.

En général, Madame, nous trouvons que dans les pays où la Religion domine, le Souverain est nécessairement dans la dépendance des Prêtres; il n'a du pouvoir que du consentement du Clergé; ce pouvoir disparoît dès qu'il déplaît à des Moines, qui bientôt sont assez forts pour soulever les peuples contre lui; ceux-ci, suivant les principes de leur Religion, ne peuvent guere balancer entre leur Dieu & leur Souverain: mais Dieu ne dira jamais que ce que ses Prêtres lui feront dire, & l'ignorance & la déraison

à EUGÉNIE. 57

que ces Prêtres auront soin de maintenir, empêcheront les peuples d'examiner si les organes de la Divinité les trompent & rendent fidèlement ses décrets.

Concluez donc avec moi que les intérêts du Souverain ne peuvent s'accorder avec ceux des Ministres de la Religion Chrétienne, qui furent dans tous les siècles les citoyens les plus turbulens, les plus rebelles, les plus difficiles à réduire, & dont les attentats se sont souvent étendus jusqu'à la personne des Rois. Que l'on ne nous dise donc pas que le Christianisme est le plus ferme appui du trône, qu'il fait regarder les Monarques comme les images de la Divinité, qu'il enseigne que *tout pouvoir vient d'en-haut*. Ces maximes ne sont faites que pour endormir les Princes; elles sont destinées à flatter ceux dont le Clergé se croit sûr & dont il fait tout ce qu'il veut; ces flatteurs changent bientôt de ton, quand les Princes ont la témérité de manquer de souplesse à leurs volontés les plus pernicieuses, ou quand ils ne se prêtent point aveuglement à toutes leurs vues; alors le Souverain n'est plus qu'un impie, un hérétique, à qui l'on peut & l'on doit manquer de foi; que dis-je! il devient un tyran que l'on peut exterminer, &

l'on enseigne alors que c'est une action louable que de débarrasser la terre d'un ennemi du Ciel.

Vous savez, Madame, que ces odieuses maximes ont été mille fois enseignées par des Prêtres qui, dès qu'on veut les réduire, nous disent que le Souverain *met la main à l'encensoir*, & nous crient qu'il *vaut mieux obéir à Dieu qu'aux hommes*. Les Prêtres ne sont dévoués aux Princes que quand les Princes leur sont aveuglément soumis. Ils prêchent hautement qu'on peut les exterminer quand ils refusent d'obéir à l'Eglise, c'est-à-dire, à eux-mêmes. Quelque horribles que soient ces maximes, quelque dangereuses qu'elles puissent être à la sûreté des Souverains & à la tranquillité des sujets, elles ne laissent pas d'être des conséquences immédiates des principes du Judaïsme & du Christianisme. Nous voyons le Régicide, la révolte & la trahison approuvés & loués dans l'ancien Testament. Dès qu'on suppose que Dieu s'offense des pensées des hommes; dès que l'on s'imagine que les hérétiques lui déplaisent; il est très-naturel d'en conclure qu'un Souverain hérétique ou impie, c'est-à-dire, qui désobéit à un Clergé fait pour régler sa croyance, qui s'oppose

aux vûes sacrées d'une Eglise infaillible, qui peut entraîner la perte & l'apostasie d'une grande partie de la nation, peut être légitimement attaqué par ses sujets, pour qui la Religion doit être la chose la plus importante en ce monde, & plus chere que la vie. D'après de tels principes, il est impossible qu'un Chrétien zélé ne pense rendre un service à Dieu en punissant son ennemi, & servir sa nation en la débarrassant d'un chef qui pourroit mettre obstacle à son bonheur éternel.

Vous voyez donc, Madame, que les Jésuites, ces grands prôneurs du Régicide raisonnoient en bons Chrétiens, & d'une façon très-conséquente aux principes de leur Religion, quoique leurs enseignemens fussent très-oppoés à la sûreté des Souverains & au repos des Nations. Cependant, suivant ces maximes, la vie d'un Prince dépendroit du caprice d'un Pape ou d'un Evêque, qui en le déclarant hérétique ou en l'excommuniant, le transformeroit aussi-tôt en un tyran, sur la tête duquel il appelleroit la fureur du premier fanatique qui courroit au martyre. Si ces mêmes Jésuites ont flatté les Rois & ont été les fauteurs du pouvoir absolu, ils ne se sont

conduits ainsi que lorsqu'ils étoient les maîtres de leurs consciences, ou lorsque ces Princes se prêtoient aveuglément à leurs desirs; ils ont été rebelles & séditions toutes les fois qu'ils n'ont point trouvé en eux la docilité requise.

L'obéissance du Clergé n'est jamais que conditionnelle : il sera soumis à son Prince, il flattera son pouvoir, il soutiendra sa puissance, pourvu que le Prince se soumette à ses ordres, ne mette point d'obstacles à ses projets, ne touche point à ses intérêts, ne change rien aux dogmes sur lesquels les Ministres de l'Eglise sont convenus de fonder leur propre grandeur, enfin pourvu qu'il reconnoisse leurs droits divins qui sont visiblement contraires à ceux de la Souveraineté, & qui s'appent évidemment les fondemens du trône.

Il ne faut en effet qu'ouvrir les yeux pour s'appercevoir que les Prêtres sont des hommes très-dangereux. Le but qu'ils se proposent est visiblement de dominer sur les esprits pour dépouiller les corps de ceux qu'ils ont subjugués par les armes de l'opinion. Voilà pourquoi nous voyons partout ces ennemis de l'espèce humaine déclarer une guerre ouverte à la science & à la raison; on voit

évidemment que leur système invariable est d'abrutir les hommes afin de les soumettre à leur joug onéreux. Contens d'être opulens & puissans, ils plongent leurs Concitoyens dans l'ignorance, dans la misère, dans la langueur; ils découragent le cultivateur par leurs dixmes, leurs extorsions, leurs séductions; ils anéantissent l'activité, les talens & l'industrie, ils semblent se plaisir à ne régner que sur des malheureux. Les plus belles contrées de l'Europe dévotement soumises à des Prêtres, ainsi que leurs pieux Souverains, sont devenues incultes & dépeuplées. Si l'Inquisition, qui donne aux Ministres de l'Eglise le droit de juger dans leur propre cause, & d'exterminer leurs ennemis, a maintenu l'Italie, l'Espagne & le Portugal dans une croyance bien orthodoxe, elle ne peut assurément point se vanter d'avoir rendu ces Etats bien florissans. Dans ces vastes pays si favorisés du ciel, les Prêtres & les Moines seuls vivent dans l'abondance; les Souverains sont sans force & sans gloire, & les sujets languissent dans l'indigence & l'esclavage. Ils n'ont pas même le courage de se tirer de leur misère; plutôt que de travailler ils vont mendier leur pain à la porte d'un Prélat ou d'un

Prêtre qui vit dans l'abondance ; ils se dépouillent du peu qu'ils ont pour engraisser encore des Moines licentieux qui leur vendent des prières ; ils achètent des plus déréglés des hommes l'expiation de leurs propres dérèglemens & des vices les plus honteux. Enfin ils sont prêts à se révolter contre leur Souverain légitime dès qu'un Moine factieux leur fait entendre que c'est du trône que viennent les maux que l'Eglise leur fait.

Les Prêtres nous vanteront, sans doute, l'utilité de leurs fonctions. Indépendamment de leurs prières dont depuis tant de siècles les nations ont retiré tant de fruits ; ils nous diront qu'eux seuls s'occupent de l'éducation publique, de l'instruction des peuples, du soin de les contenir dans le devoir & de leur enseigner la morale. Hélas ! Madame, si nous venons à peser ces prétendus services que les Prêtres nous rendent, nous les verrons bientôt réduits à rien & même nous trouverons qu'ils ont été dans tous les tems bien plus funestes qu'utiles aux nations.

En quoi consiste en effet l'éducation que nos guides spirituels ont malheureusement le droit exclusif de donner à la jeunesse ? Tend-elle à faire de nous des ci-

toyens courageux , raisonnables , vertueux ? Non , sans doute , elle fait de nous des lâches dont toute la vie est tourmentée de terreurs imaginaires ; elle en fait des superstitieux , qui n'ont que des vertus Monastiques , & qui , s'ils suivent fidèlement les leçons de leurs maîtres , seront parfaitement inutiles à la Société ; elle en fait des dévots intolérans prêts à détester quiconque ne pensera pas comme eux ; elle en fait des fanatiques prêts à désobéir au Souverain dès qu'on leur persuadera que ce Souverain est rebelle à l'Eglise. Qu'apprennent-ils à leurs élèves ? ils leur font perdre un tems précieux à réciter des prières , à répéter machinalement des dogmes théologiques auxquels , même dans l'âge mûr , ils ne comprendront rien ; ils leur enseignent des langues mortes , inutiles à la Société présente & qui peuvent tout au plus contribuer à leur amusement. Ils terminent ces belles études par une Philosophie , qui dans les mains des Prêtres n'est devenue qu'une science de mots , un jargon vuide de sens , propre à les disposer à la science inintelligible qu'on nomme *Théologie*. Mais cette Théologie elle-même est-elle donc bien utile aux nations ? Ces disputes interminables

qui s'élèvent entre nos profonds Méta-physiciens sont-elles bien intéressantes pour des peuples qui n'y comprennent rien? Le peuple de Paris & des Provinces est-il bien avancé quand nos Docteurs se disputent entre eux sur ce qu'il faut penser de la grace?

Quant aux instructions que nos Prêtres nous répètent sans cesse, il faudroit bien de la foi pour en découvrir l'utilité. Ces instructions si vantées consistent à nous entretenir de mystères ineffables, de dogmes merveilleux, de fables ou d'histoires parfaitement ridicules, de terreurs paniques, de prédictions fanatiques & lugubres, de menaces effrayantes, & sur-tout de systèmes si profonds, que ceux-mêmes qui les annoncent n'y peuvent rien comprendre. En vérité, Madame, en tout cela je ne puis voir rien d'utile : les nations ont-elles de grandes obligations à des gens qui méditent pour elles des profondeurs qui demeurent toujours également impénétrables pour tout le genre-humain? Convenez que nos Docteurs qui s'occupent si péniblement du soin de nous arranger une foi bien pure, travaillent en pure perte. Au moins les peuples ne sont guere à portée de profiter de leurs importans travaux. Souvent

la chaire devient le théâtre de la discorde; de-là les harangueurs sacrés s'injurient les uns les autres, soufflent leurs passions à leurs *Chrétiens Auditeurs*, allument leur zèle contre les ennemis de l'Eglise, & deviennent les trompettes de l'esprit de parti, de la fureur & de la sédition. Si ces Prédicateurs enseignent la morale, c'est une morale surnaturelle & peu faite pour l'homme. S'ils prêchent des vertus, ce sont des vertus théologiques dont nous avons assez fait voir l'inutilité. Si par hazard quelqu'un s'échappe à prêcher des vertus humaines & sociales, vous savez, Madame, qu'il devient l'objet de la haine & de la critique de ses confreres; il est dédaigné par les dévots qui n'aiment que des vertus Evangéliques qu'ils ne peuvent comprendre, ou qui ne connoissent rien de plus important que les pratiques mystérieuses dans lesquelles la dévotion fait consister toute la morale.

Voilà donc à quoi se bornent les importants services que les Ministres du Seigneur ont depuis tant de siècles rendus aux nations! ils ne valent point, en conscience, le prix excessif dont on les paye; au contraire si l'on traitoit les Prêtres suivant leur mérite, si l'on apprécioit leurs

fonctions à leur juste valeur , peut-être trouveroit-on qu'ils ne méritent point un salaire plus grand que ces Empyriques qui débitent aux coins des rues des remèdes plus dangereux que les maux qu'ils promettent de guérir.

C'est en privant le Clergé d'une portion de ses biens immenses conquis sur la crédulité des hommes ; c'est en resserrant ou même en anéantissant sa puissance sur la puissance souveraine ; c'est en le dépouillant de ses immunités, de ses privilèges chimériques & nuisibles ; c'est en forçant ses membres à devenir au moins des citoyens paisibles que les Princes parviendront quelque jour à soulager les peuples , à leur rendre le courage , à faire des sujets plus actifs , plus industrieux , plus sensés , plus tranquilles & plus soumis. Tant qu'il y aura deux puissances dans l'Etat , ces puissances seront nécessairement en guerre , & celle qui aura la Divinité pour elle aura des avantages immenses sur la puissance humaine. Si toutes les deux se prétendent émanées de la même source , les peuples ne sçauront à qui entendre , les sujets se partageront , le combat n'en sera que plus furieux , & la tête du Souverain ne pourra se soutenir contre les têtes multipliées de l'Hydre

Ecclésiastique. Les serpens enfantés par la verge d'Aaron dévoreront à la fin les serpens des Magiciens de Pharaon.

En ce cas, me direz-vous, Madame, comment un Prince éclairé pourroit-il venir à bout de réduire des Prêtres rebelles qui depuis si longtems sont en possession de l'esprit des peuples & du droit de se rendre impunément formidables au Souverain lui-même? Je vous répondrai que malgré les soins vigilans & les efforts redoublés du sacerdoce, les nations commencent à s'éclairer; elles semblent enfin fatiguées d'un joug trop incommode, qu'elles n'ont si longtems porté que parce qu'elles croyoient pieusement qu'il leur étoit imposé par le Très-Haut & qu'il étoit nécessaire à leur bonheur. Les erreurs ne peuvent être éternelles, elles disparaissent aux approches de la vérité. Nos Prêtres le sentent très-bien; leurs déclamations continuelles contre tous ceux qui veulent élairer le genre-humain sont une preuve indubitable de la crainte qu'ils ont de voir leurs complots dévoilés. Ils redoutent les yeux perçans de la Philosophie, ils craignent le règne de la raison qui ne fera jamais celui de la révolte ou de l'anarchie. Ce n'est donc pas aux Princes à partager leurs craintes.

ni à se rendre les exécuteurs de leurs vengeances ; ils se nuisent à eux-mêmes lorsqu'ils soutiennent la cause de leurs rivaux turbulens, qui de tout tems ont été les vrais ennemis de la Puissance souveraine, & les vrais perturbateurs du repos public ; enfin les Princes se liguent avec leurs ennemis quand ils font cause commune avec les Prêtres, & quand ils s'efforcent d'empêcher les peuples de revenir de leurs erreurs.

Les Souverains sont plus intéressés que personne aux progrès de la raison humaine & à la destruction des erreurs dont ils furent tant de fois les premières victimes. Si les hommes ne s'étoient point éclairés peu-à-peu, les Chefs des nations seroient encore comme autrefois sous le joug d'un Pontife Romain, qui pourroit à volonté porter le trouble dans leurs Etats, soulever leurs sujets & peut-être les priver du trône & de la vie. Sans les progrès insensibles de la raison, les Rois se trouveroient encore à la tête d'une foule tumultueuse de sujets ignorans & dévots, prêts à se révolter au signal d'un Prêtre inquiet ou d'un Moine séditionnaire.

Vous voyez donc, Madame, que les hommes qui pensent & qui apprennent

à penser aux autres, sont bien plus utiles aux Souverains que ceux qui veulent étouffer la raison & proscrire à jamais la liberté de penser; vous voyez que les vrais amis de la Puissance souveraine sont ceux qui répandent des lumières sur les peuples. Vous sentez qu'en bannissant ces lumières & en persécutant la Philosophie, le Gouvernement sacrifie ses intérêts les plus chers à un Clergé séditieux, dont l'ambition & l'avarice voudroient tout envahir, & dont l'orgueil fut toujours indigné d'obéir à un pouvoir qu'il prétend subordonner au sien.

Il n'est point un seul Prêtre qui ne se croie supérieur à son Roi. On a vu souvent le sacerdoce avouer des prétentions si hautaines: toujours il entre en fureur quand on veut le soumettre à la Puissance séculière; il la regarde comme profane, il la traite de tyrannie quand elle veut le mettre à la raison; il prétendit en tout tems que sa personne étoit sacrée, que ses droits venoient de Dieu lui-même, que l'on ne pouvoit sans sacrilège, ou sans outrager la Divinité, toucher aux biens, aux privilèges, aux immunités qu'il avoit attachés à l'ignorance & à la crédulité. Toutes les fois

que l'autorité souveraine voulut toucher à ces objets devenus inviolables & sacrés entre les mains du Clergé, on ne put appaiser ses clameurs; il fit des efforts pour soulever les peuples contre l'autorité; celle-ci lui parut tyrannique parce qu'elle eut la témérité de vouloir le soumettre à la loi, de réformer ses abus, de lui ôter le pouvoir de nuire. L'autorité lui paroît légitime quand elle écrase ses ennemis, elle lui paroît insupportable dès qu'elle est raisonnable & favorable aux nations.

Les Prêtres sont essentiellement les plus méchans des hommes & les plus mauvais citoyens d'un Etat; il faudroit un miracle pour qu'ils ne fussent point tels; ils furent en tout pays les *enfans-gâtés* des nations. Ils sont altiers, vû qu'ils prétendent que c'est de Dieu lui-même qu'ils ont reçu leur mission & leur pouvoir. Ils sont ingrats, vû qu'ils assurent n'être redevables qu'à Dieu seul des bienfaits qu'ils tiennent visiblement de la générosité des Souverains & des peuples. Ils sont audacieux, parce que depuis un grand nombre de siècles ils jouissent de l'impunité. Ils sont inquiets & turbulens, parce que sans cesse ils ont envie de jouer un grand rôle. Ils sont querel-

leurs

leurs & factieux , parceque jamais ils ne pourront convenir de la façon d'entendre les prétendues vérités qu'ils enseignent aux hommes. Ils sont soupçonneux , défiants & cruels , parce qu'ils sentent très-bien qu'ils ont tout lieu de craindre que leurs impostures ne se découvrent. Ils sont les ennemis nés de la vérité , parce qu'ils appréhendent qu'elle n'anéantisse leurs prétentions. Ils sont implacables dans leurs vengeances , parce qu'il leur seroit dangereux de pardonner à ceux qui veulent ébranler leur doctrine dont ils connoissent la foiblesse. Ils sont hypocrites , parce que la plupart d'entre eux sont trop sensés pour croire les rêveries qu'ils débitent aux autres. Ils sont opiniâtres dans leurs idées , parce qu'ils sont vains & que d'ailleurs il seroit dangereux de se désister d'une façon de penser dont ils supposent Dieu l'auteur. Nous les voyons souvent dérégles & sans mœurs , parce qu'il est impossible que l'oïveté , la mollesse & le luxe ne corrompent le cœur. Nous les voyons quelquefois austères & sévères dans leur conduite pour en imposer au peuple & parvenir à leurs vues ambitieuses. S'ils sont hypocrites & fourbes , ils sont très-dangereux ; s'ils sont imbécilles & fana-

tiques de bonne foi, ils n'en sont pas moins à craindre. Enfin presque toujours nous les voyons rebelles & séditieux, parce qu'une autorité qui vient de Dieu n'est pas faite pour plier sous l'autorité des hommes.

Voilà, Madame, le portrait fidele des membres d'un corps puissant, à qui depuis longtems les Gouvernemens ont cru devoir sacrifier tous les autres. Voilà les citoyens que le préjugé récompense le plus richement, que les Princes honorent aux yeux des peuples, à qui ils donnent leur confiance, qu'ils regardent comme les appuis de leur pouvoir, qu'ils jugent necessaires au bonheur & à la sureté de leurs Empires. Vous jugerez vous-même si le tableau est ressemblant; vous êtes à portée de voir mieux que personne leurs intrigues, leurs menées, leur conduite & leurs discours & vous trouverez toujours que leur projet constant est de flatter les Princes afin de les dominer & de mettre les nations dans l'esclavage.

C'est pour complaire à des citoyens si dangereux que les Souverains se mêlent de questions théologiques, prennent parti pour ceux qui savent les conduire, persécutent tous ceux qui ne le

sont point soumis, proscrivent avec fureur tous les amis de la raison, & en étouffant les lumières, nuisent à leur propre pouvoir. Car ces Prêtres qui crient au sacrilège quand les Princes se mêlent de leurs affaires, ou quand ils veulent les mettre à la raison, s'indignent contre ces mêmes Princes lorsqu'ils refusent de s'en mêler pour détruire leurs ennemis, & les traitent d'impies quand ils ont pour leurs querelles l'indifférence qu'elles méritent.

Quand, revenus de leurs préjugés, les Princes voudront enfin être vraiment les maîtres chez eux, qu'ils cessent d'écouter les conseils intéressés & souvent sanguinaires de ces hommes divins, qui rapportant tout à eux-mêmes, voudroient qu'on leur sacrifiât le bonheur, le repos, les richesses de tous les ordres de l'Etat. Que le Souverain n'entre jamais dans leurs querelles; qu'il ne leur donne point une importance dangereuse en interposant son autorité; qu'il ne persécute jamais pour des opinions qui sont communément de part & d'autre également ridicules & dénuées de fondement; elles n'intéresseroient jamais l'Etat si le Souverain n'avoit pas la foiblesse de s'y intéresser lui-même. Qu'il donne

un libre cours à la façon de penser , mais qu'il régle par de bonnes loix la façon d'agir des sujets ; qu'il permette à chacun de rêver ou de spéculer comme il voudra , pourvû qu'il se conduise d'ailleurs en honnête homme & en bon citoyen. Au moins qu'il ne s'oppose pas aux progrès des lumieres , qui seules sont capables de tirer les peuples de l'ignorance , de la barbarie & de la superstition dont les Princes Chrétiens ont été tant de fois les premières victimes : qu'il soit bien convaincu que des citoyens éclairés & instruits sont bien plus soumis & plus paisibles que des esclaves stupides , sans lumieres & sans raison , qui seront toujours prêts à prendre toutes les passions qu'un fanatique voudra leur inspirer.

Que le Souverain s'occupe sur-tout de l'éducation de ses sujets ; qu'il ne souffre point que le Clergé s'en empare tout seul & qu'il entretienne dès l'enfance ses élèves de notions mystiques , de rêveries insensées , de pratiques superstitieuses qui ne sont propres qu'à faire des fanatiques. S'il ne peut empêcher le débit de ces folies , qu'il fasse au moins contrebalancer leur effets en faisant enseigner une morale raisonnable , sociale,

conforme au bien de l'Etat, utile au bonheur de ses membres; cette morale apprendra ce que l'homme se doit à lui-même, ce qu'il doit à ses semblables, ce qu'il doit à la Société & aux Chefs qui la gouvernent. Cette morale ne formera point des hommes qui se haïssent pour des opinions indifférentes, ni des enthousiastes dangereux, ni des dévots aveuglément soumis à des Prêtres; elle formera des hommes paisibles, des sujets raisonnables & soumis à l'autorité légitime; en un mot elle formera des hommes vertueux & de bons citoyens. Une bonne morale est l'antidote le plus sûr contre la superstition & le fanatisme.

Par-là l'empire du Clergé s'affoiblira peu-à-peu; le Souverain n'aura plus de rivaux; il commandera sans partage à des citoyens sensés; les richesses du Clergé rentrées peu-a-peu dans la société le mettront à portée de soulager son peuple. Des fondations inutiles pourront être appliquées à des usages avantageux; une portion des biens de l'Eglise originellement destinés aux pauvres & si longtemps détenus par des Prêtres avares, rentreront dans les mains des peuples pauvres, leurs légitimes propriétaires. Ap-

puyé par une nation qui sentira les avantages & les soulagemens qu'on lui procure; le Prince ne craindra plus les cris du fanatisme qui ne seront plus écoutés. Le nombre de ces Prêtres, de ces Moines oisifs, de ces Célibataires turbulens qui ne songent point à l'avenir & qui sont étrangers à l'Etat qui les nourrit, diminuera visiblement. Le Monarque, devenu plus riche & plus puissant, sera plus à portée de répandre des bienfaits, régnera plus sûrement & sentira que les ennemis de l'Eglise ne sont rien moins que les ennemis de son trône, de sa gloire, de sa véritable grandeur.

Voilà, Madame, le but que peut se proposer tout Gouvernement qui ouvrira les yeux sur ses vrais intérêts. Je me flatte que le projet ne vous paroîtra ni impossible ni chimérique; les lumières qui commencent à se répandre de toutes parts applanissent déjà les voyes; au lieu de les éteindre, qu'on les entretienne ou du moins qu'on ne s'oppose point à la marche de l'esprit humain, & vous verrez les Souverains & les peuples sans révolutions & sans troubles affranchis peu à peu d'un joug qui les accabloit depuis longtems.

Dans les monumens de la piété de nos

Pères que voyons-nous d'utile à la Société? Nous n'y trouvons que des fondations imaginées pour entretenir l'oïveté monastique; des temples couteux élevés & enrichis par des peuples indigens pour alimenter l'orgueil des Prêtres & lui dresser des Autels & des Palais. Depuis la fondation du Christianisme tout semble avoir eu pour objet d'élever le Sacerdoce sur les ruines des nations & des trônes. Une Religion jalouse s'est exclusivement emparée de l'esprit des hommes; ils ont oublié qu'ils vivoient sur la terre pour ne s'occuper que de leur bonheur futur dans les régions incon nues de l'Empyrée. Il est tems que le prestige cesse; il est tems que le genre-humain s'occupe de ses intérêts véritables; ils seront toujours incompatibles avec ceux des guides qui croient avoir acquis le droit imprescriptible de les égarer. Plus vous examinerez la Religion Chrétienne, plus vous demeurerez convaincue qu'elle ne peut être avantageuse qu'à ceux qui se sont chargés du soin facile de guider la race humaine après l'avoir aveuglée.

Je suis &c.

DIXIÈME LETTRE.

J'OSE me flatter, Madame, d'avoir démontré clairement que la Religion Chrétienne, loin d'être l'appui de l'autorité souveraine, en est l'ennemie réelle, & de vous avoir pleinement convaincue que ses Ministres sont par leur nature les rivaux des Souverains, & les adversaires les plus à craindre de la puissance temporelle. Enfin je vous crois persuadée que la Société pourroit bien se passer des services qu'ils lui rendent ou du moins se dispenser de les payer si chèrement.

Examinons maintenant les avantages que cette Religion procure aux particuliers qui en sont le plus fortement convaincus & qui se conforment le plus exactement à ses préceptes. Voyons si elle est propre à rendre ses Disciples plus contents, plus heureux & plus vertueux.

Pour décider la question il suffiroit de regarder autour de soi, & de considérer les effets que produit la Religion dans les esprits vraiment pénétrés de ses

prétendues vérités. Nous trouvons pour l'ordinaire dans ceux qui la professent le plus sincèrement & qui la pratiquent avec le plus d'exactitude, une humeur chagrine & mélancholique qui n'annonce aucunement le bien-être, ni cette paix intérieure dont on nous parle sans cesse sans jamais nous la montrer. Quiconque est content de lui-même le fait paroître au dehors. La satisfaction interne des dévots est communément si cachée que l'on pourroit la soupçonner de n'être qu'une chimere. La paix intérieure que leur donne une bonne conscience ne se manifeste le plus souvent que par une humeur atrabilaire dont tous ceux qui sont à portée d'en sentir les influences n'ont communément pas lieu de s'applaudir. Si par hazard quelques dévots nous montrent un front serein, de l'enjouement, de l'indulgence, c'est que les idées noires de la Religion n'ont pu venir à bout de leur tempérament heureux; ou bien cela peut encore venir de ce qu'ils n'ont point suffisamment envisagé l'ensemble de leur système religieux, qui duement considéré devroit les plonger dans les plus terribles inquiétudes & dans les plus noirs chagrins.

Quiconque a mérité sérieusement le

Dieu despotique & fantasque que les Chrétiens adorent; quiconque réfléchit à la conduite tyrannique que la Bible lui prête; quiconque a profondément rêvé aux dogmes désolans de la prédestination gratuite des élus & de la réprobation du plus grand nombre des hommes, quiconque fait qu'un bon Chrétien n'est jamais bien assuré s'il est digne d'amour ou de haine, & ne peut se flatter de mériter ou d'obtenir la grace du Tout-puissant; quiconque fait réflexion qu'un moment de foiblesse peut lui faire perdre tout d'un coup les mérites d'une vie remplie de bonnes œuvres; quiconque, dis-je, s'occupe l'esprit de ces spéculations fatales ne peut, sans être un insensé, se livrer à la joie, ni montrer une gaieté bien sincère & bien pure. Croyez-vous, Madame, en bonne foi que ce dévot Pascal, qui se faisant un crime de sa tendresse pour sa sœur, la brusquoit souvent par piété, fût un homme bien sociable & bien gai?

Tout ramene nécessairement à la tristesse & au chagrin dans la Religion Chrétienne; elle ne nous occupe que d'objets lugubres. Elle nous parle d'un Dieu jaloux des mouvemens de notre cœur, de nos penchans les plus naturels, qui nous

interdit les plaisirs les plus légitimes, qui se repaît de nos soupirs, de nos gémissemens, de nos larmes, de nos douleurs, qui se plaît à nous éprouver par des chagrins, qui nous enjoint de nous mortifier, de nous priver de ce qui fait l'objet de nos desirs, de nous détacher de l'amour des choses d'ici-bas; en un mot, qui contredit sans cesse la voix & les vœux de la nature; un tel Dieu n'est assurément pas fait pour inspirer de la gaieté. Un Dieu qui ne fait point grâce à son propre fils, qui veut avoir des victimes éternelles de sa fureur, qui venge sans mesure les fautes involontaires que l'on commet contre lui, n'est propre qu'à plonger dans le désespoir ceux qui ont le malheur de le méditer. Enfin un Chrétien qui doit craindre qu'à chaque instant la mort ne le présente au tribunal d'un juge impitoyable dont les décrets éternels ont d'avance décidé de son sort, doit être nécessairement dans des tristes continuelles. Que dirions-nous d'un homme qui montreroit de la gaieté ou même de la tranquillité tandis qu'à chaque instant il attendroit sa sentence de mort?

Ainsi, Madame, ne nous en rapportons point aux discours contradictoires de

ces Prêtres, qui après nous avoir effrayés par leurs dogmes terribles, s'efforcent de nous rassurer par des espérances vagues, & nous exhortent à mettre notre confiance dans un Dieu contre lequel ils nous ont si défavorablement prévenus; qu'ils ne nous disent point que le joug de Jésus-Christ est léger; il est insupportable pour quiconque y fait attention; il n'est léger que pour ceux qui le portent sans réflexion ou pour ceux qui prennent le soin de l'imposer aux autres, sans vouloir eux-mêmes s'en charger.

Souffrez, Madame, que j'en appelle à vous-même. Étiez-vous donc bien heureuse, bien contente & bien gaie quand vous m'avez fait le dépositaire des inquiétudes secrètes que vous causoient des préjugés qui commençoient à prendre sur votre esprit l'empire fatal que jusqu'ici j'ai tâché de détruire? Votre ame agitée ne sembloit-elle pas entraînée dans le malheur en dépit de votre jugement? N'étiez-vous pas sérieusement occupée à prendre des mesures pour faire divorce avec votre bonheur? En faveur de la Religion, n'étiez-vous pas prête à renoncer au monde & à mettre en oubli ce que vous deviez à la société? Si j'en fus affligé je n'en fus point sur-

pris ; la Religion Chrétienne se fait un principe d'anéantir le bonheur & le repos jusqu'au fond du cœur de l'homme ; elle se plaît à l'allarmer, à le faire trembler, elle ne peut rendre heureux que ceux qui ne l'ont point assez méditée ; elle vous eût infailliblement plongée dans le malheur ; votre esprit conséquent vous auroit fait embrasser son ensemble, & votre imagination trop sensible vous auroit emportée à des excès dangereux pour vous-même & qui en eussent forcé beaucoup d'autres à gémir. Une ame telle que la vôtre n'eût point goûté la paix ; les craintes de la Religion sont trop sûres, & ses consolations contradictoires sont trop vagues, elles ne peuvent donner à l'esprit l'affiette & la tranquillité nécessaires pour travailler à son propre bonheur ou à celui des autres.

En effet, je vous l'ai déjà dit, il est bien difficile de s'occuper du bonheur des autres quand on est soi-même malheureux. Le dévot qui se prive de tout, pour qui tout est scrupule, qui se fait des reproches continuels à lui-même, qui s'échauffe l'esprit par la méditation, le jeûne & la retraite, doit naturellement s'irriter contre tous ceux qui ne se croient point obligés à faire des sacrifices.

ces aussi pénibles : il doit prendre de l'humeur contre des profanes qui négligent des pratiques ou des devoirs que Dieu lui semble exiger. Il ne se trouve bien qu'avec ceux qui voient les choses comme lui, il se sépare des autres & finit par les haïr ; il se croit obligé de faire hautement parade de sa façon de penser ; il doit faire éclater son zèle, au risque même de paroître ridicule. S'il montrait de l'indulgence, il auroit sans doute à craindre de se rendre complice des outrages que l'on fait à son Dieu ; il doit reprendre les pécheurs, & ce sera communément avec aigreur, parce qu'il a l'humeur aigre ; enfin il doit s'irriter contre eux & , par conséquent, se rendre incommode pour peu qu'il ait du zèle, il n'est indulgent & doux que lorsqu'il n'est point assez zélé pour sa religion.

La dévotion ne tend qu'à concentrer en nous-mêmes des sentimens fâcheux qui tôt ou tard se manifestent d'une façon déplaisante pour les autres. Les dévots mystiques le sentent très-bien ; le monde les importune & ils sont importuns au monde, qui ne pourroit subsister si chacun tendoit aux perfections sublimes & sauvages que la Religion nous

propose. L'on ne peut allier le monde avec Jésus-Christ ; Dieu demande notre cœur tout entier, il n'en peut rien rester pour ses chétives créatures ; & même, pour peu que l'on ait de zèle, on se croit obligé de les tourmenter afin de les amener à la pratique des vertus merveilleuses auxquelles l'on s'imagine que leur salut est attaché.

Etrange Religion, sans doute, que celle qui pratiquée à la rigueur, entraîneroit la ruine totale de la Société ! le dévot sincère se propose des perfections impossibles & dont la nature humaine n'est point capable ; comme malgré tous ses efforts il ne peut y parvenir, il est toujours mécontent de lui-même, il se regarde comme l'objet de la colère de son Dieu ; il se reproche tout ce qu'il fait, il éprouve des remords pour tous les plaisirs qu'il s'est permis, il craint que tout ne soit pour lui une occasion de chute ; pour sa plus grande sûreté, il doit éviter la société, qui peut à chaque instant le détourner de ses prétendus devoirs, l'exciter au péché, le rendre le témoin ou le complice de ses dérèglements ; enfin, s'il est bien zélé, le dévot ne peut s'empêcher de fuir ou de déserter des êtres qui, suivant les tristes idées

de la religion, ne semblent perpétuellement occupés qu'à irriter son Dieu.

D'un autre côté, vous savez, Madame, que c'est communément le chagrin & la mélancolie qui déterminent à la dévotion; ce n'est communément que lorsque le monde nous abandonne & nous déplaît que nous avons recours au Ciel; c'est dans les bras de la Religion que les ambitieux cherchent à se consoler de leurs disgrâces & de leurs projets renversés; nos femmes galantes ou déréglées se font dévotes lorsqu'elles voient que le monde les quitte, elles offrent à Dieu un cœur usé & des charmes qu'elles ne voient plus adorés. La ruine de leurs attraits les avertit que leur empire n'est plus de ce monde; remplies de dépit, dévorées de chagrins, irritées contre la Société où désormais elles ne comptent plus jouer un rôle bien agréable, elles se livrent à la dévotion, elles se distinguent par des folies religieuses après avoir scandalisé par des vices ou par des folies mondaines; & la rage dans l'âme, elles adorent en frémissant un Dieu qui ne les dédommage que foiblement des biens qu'elles ont perdus. En un mot, c'est l'humeur, l'affliction, le désespoir qui font la plupart des conversions;

sions ; ce sont toujours des passions frustrées qui nous livrent à nos Prêtres ; ce sont-là les coups merveilleux de la grace dont Dieu se sert pour ramener à lui.

Il n'est donc point surprenant si dans les personnes livrées à la dévotion nous voyons communément dominer la tristesse & l'humeur. Ces dispositions se trouvent d'ailleurs perpétuellement alimentées par la Religion, qui n'est propre qu'à aigrir de plus en plus les âmes que le chagrin lui soumet. La conversation d'un Directeur est une foible ressource pour consoler de la perte d'un amant ; les espérances flatteuses de l'autre monde dédommagent rarement des réalités de celui-ci ; les occupations fictives de la Religion ne suffisent point pour remplir des âmes que les intrigues, la dissipation & les plaisirs pouvoient à peine remplir.

Aussi voyons-nous, Madame, que les effets de ces conversions éclatantes, si propres à réjouir le Tout-Puissant & sa Cour, n'ont rien d'avantageux pour les habitans de ce bas monde. Si ces changemens opérés par la grace ne rendent pas plus heureux ceux sur qui ils s'opèrent, ils ne procurent ni agrémens ni profit à ceux qui en sont les témoins.

En effet, quels avantages la société retire-t-elle de la plupart des conversions ? Ces personnes touchées par la grace deviennent-elles meilleures, réparent-elles le mal qu'elles ont fait, font-elles vraiment du bien à ceux qui les entourent ? Un courtisan qui étoit arrogant & superbe devient-il humble & doux ? Un homme injuste & cruel répare-t-il le mal qu'ont fait ses injustices ? Un voleur public rend-il à la société ce dont il l'avoit dépouillée ? Une femme galante & dissipée répare-t-elle par ses soins vigilans le tort que ses désordres & ses dissipations ont fait à sa famille ? Non, sans doute : ces personnes converties & touchées de Dieu se contentent pour l'ordinaire de prier, de jeûner, de faire des aumônes & des retraites, de fréquenter des Eglises, de clabauder en faveur de leurs Prêtres, d'intriguer pour soutenir un parti, de décrier tous ceux qui ne pensent pas comme leurs directeurs, de montrer un zèle ardent & ridicule pour des questions qu'elles n'entendent pas ; avec cela elles se croient quittes envers Dieu & les hommes, & la Société ne gagne rien à leur conversion miraculeuse ; au contraire la dévotion ne fait souvent qu'exalter, envenimer & rendre plus incommodes les

passions que nos nouveaux convertis avoient auparavant ; elle ne fait que tourner ces passions vers de nouveaux objets, & la Religion justifiera toujours les excès auxquels elles pourront se porter. C'est ainsi qu'un ambitieux deviendra un fanatique orgueilleux & turbulent ; qui se croira justifié par son zèle ; c'est ainsi qu'un Courtisan disgracié cabalera au nom du ciel contre ses propres ennemis ; c'est ainsi qu'un homme haineux & vindicatif sous prétexte de venger Dieu cherchera les moyens de se venger lui-même. C'est ainsi qu'une femme pour avoir quitté le rouge, se croira en droit de faire sentir son humeur acariâtre au mari qu'elle outrageoit peut-être autrefois ; elle médiera pieusement de celles qui souvent se permettent les plaisirs les plus innocens ; en croyant montrer beaucoup de zèle elle montrera beaucoup d'humeur, d'envie, de jalousie, de malignité ; en prenant chaudement les intérêts du Ciel, elle montrera beaucoup d'ignorance, de délire & de crédulité.

Mais qu'est-il besoin, Madame, d'insister là-dessus ? Vous habitez un pays où vous voyez bien des dévots & peu de gens vertueux. Pour peu que vous

vouliez approfondir les choses vous trouverez que parmi ces personnes si persuadées de la Religion, si convaincues de son importance & de son utilité, qui parlent sans cesse de ses consolations, de ses douceurs, de ses vertus, il n'en est guere qu'elle rende véritablement heureuses; il en est encore moins qu'elle rende meilleures. Sont-elles vivement pénétrées des sentimens de leur Religion affligeante & terrible? Vous les trouverez atrabilaires, incommodes & farouches. Sont-elles légèrement affectées des principes de cette Religion? Vous les trouverez moins sévères. La Religion de la Cour, comme vous savez, est un mélange continuel de dévotion & de plaisirs; un cercle d'exercices de piété & de dissipations, de ferveur momentanée & de dérèglemens continus; cette Religion fait allier Jésus-Christ avec les pompes de Satan. Nous y voyons le faste, l'orgueil, l'ambition, l'intrigue, la vengeance, l'envie, le libertinage s'amalgamer avec une Religion dont les maximes sont austères. Des casuistes faciles pour les Grands approuvent cet alliage, ils leur font une Religion qui se dément de ses principes pour se prêter aux circonstances, aux passions & aux vices des

hommes ; des Docteurs trop rigides ou trop chrétiens révolteroient des gens qui ne consentent à être religieux qu'à condition de n'être point gênés. Voilà , sans doute , pourquoi le Jansénisme , qui voudroit nous ramener aux principes austères du Christianisme primitif , ne peut prendre à la Cour. Les maximes outrées de la Religion Chrétienne ne peuvent convenir qu'à des hommes de la trempe de ses premiers fondateurs ; elles ne sont faites que pour des êtres abjects , bilieux & mécontents , qui se voyent écartés du faste , du pouvoir , des honneurs , qui sont nécessairement les ennemis des grandeurs , auxquelles il ne leur est point permis de prétendre. Les dévots ont le secret de se faire un mérite de leur aversion ou de leur mépris pour les choses qu'ils ne peuvent obtenir.

Cependant un Chrétien bien conséquent à ses principes ne devoit prétendre à rien ; il ne doit rien désirer ; il doit fuir le monde & ses pompes , il ne doit point avoir de passions. C'est un vrai Stoïcien dont le fanatisme religieux a exalté la philosophie chagrine. Les perfections outrées qu'il doit se proposer le mettent avec lui-même dans une guerre perpétuelle qui ne peut manquer de le

rendre malheureux ; il doit se tenir continuellement en garde contre les objets de ce monde qui sont pour lui des occasions de scandale ou de péché. Le vrai Chrétien est l'ennemi de lui-même & du genre-humain ; pour sa propre sûreté il devrait vivre en hibou & ne jamais se montrer. Sa Religion le rend essentiellement insociable , également inutile à lui-même & désagréable aux autres. Que peut faire la société d'un homme qui tremble sans cesse , qui s'afflige , qui prie , qui médite ? Quel but peut se proposer un Dévot qui doit fuir un monde pervers , détester ses grandeurs & ses richesses qui pourroient le damner , & s'interdire des plaisirs que Dieu ne voit point sans colere & sans jalousie ?

Que résulte-t-il de ces maximes d'une morale fanatique ? Il en résulte la même chose que des loix trop rigoureuses que tout le monde est forcé d'admettre & que personne n'exécute. On a quelquefois mis en problème si une Société d'Athées pourroit se maintenir ; on pourroit avec bien plus de raison demander si une Société de vrais Chrétiens pourroit longtemps (*) subsister. Que deviendrait une

(*) Conférez ici ce que dit Bayle , *Continuation des pensées diverses sur la Comete* , Section

nation dont tous les habitans voulant être parfaits se livreroient à la contemplation, à la pénitence, à la priere, où chacun fuiroit les richesses, la considération, les grandeurs, les dignités; où personne ne songeroit au lendemain; où tout le monde uniquement occupé du Ciel, négligeroit totalement tout ce qui a du rapport à une vie transitoire & passagere; où chacun se feroit un mérite du Célibat; où à force de vaquer à des exercices de piété, personne n'auroit le loisir de prêter des secours à ses semblables? Il est évident qu'une pareille Société ne pourroit subsister que dans la Thébaïde & seroit bientôt anéantie. Si quelques Monasteres nous montrent des exemples d'une pareille ferveur, c'est que ces maisons renferment des fanatiques aux besoins desquels la Société a pourvu. Mais qui est-ce qui pourvoiroit aux besoins d'une nation entiere qui s'abandonneroit elle-même pour ne songer qu'au Ciel?

F 4

124. 125. Tom. 4. Mr. Rousseau de Geneve dans son *Contrat Social*, Liv. 4. Ch. 8. Voyez aussi les *Lettres écrites de la Montagne*, Lettre 1ere. pag. 45 jusqu'à 54. Edit. in 8°. L'auteur y discute la même matiere, & confirme son opinion par de nouveaux raisonnemens qui méritent fort d'être lus. *Note de l'Editeur.*

Concluons que la Religion Chrétienne n'est point faite pour ce monde ; elle n'est propre à faire le bonheur ni des Sociétés ni des individus ; les préceptes & les conseils d'un Dieu sont impraticables, & plus propres à décourager les hommes, à les jeter dans le désespoir & l'apathie, qu'à les rendre heureux, actifs & vertueux. Un Chrétien est forcé de faire abstraction des maximes de sa Religion dès qu'il veut vivre dans le monde ; il cesse d'être vraiment Chrétien dès qu'il travaille à son propre bonheur, il perd de vue le Ciel quand il songe à celui des autres ; il risque d'offenser son Dieu dès qu'il a des desirs, dès qu'il vit dans la Société qui n'est propre qu'à allumer ses passions, dès qu'il se permet des plaisirs ; en un mot, un bon Chrétien est un homme de l'autre monde, il n'est point fait pour celui-ci.

Aussi voyons-nous que les Chrétiens pour s'humaniser sont à chaque instant forcés de se départir de leurs spéculations surnaturelles & divines. Leurs passions comprimées ne sont point étouffées pour cela ; elles n'en sont même souvent que plus fortes & plus propres à troubler la Société. Masquées sous le voile de la Religion elles n'en produisent communé-

ment que des effets plus terribles. C'est pour lors que l'ambition, la vengeance, la cruauté, la colere, la calomnie, l'envie, couvertes du beau nom de zèle causent les plus grands ravages, ne connoissent point de bornes & font illusion même à ceux qui sont transportés par ces funestes passions. Car la Religion n'annéantit point les passions dans les cœurs des dévots, souvent elle les justifie, & l'expérience nous prouve que les meilleurs Chrétiens ne sont rien moins que les meilleurs des hommes, & qu'ils n'ont aucunement le droit de reprocher aux incrédules ni les prétendues conséquences de leurs principes, ni les passions qui les portent à l'incrédulité.

En effet, la charité des Ministres pacifiques de la Religion & de leurs pieux adhérens, ne les empêche pas de noircir leurs adversaires dans la vue de les rendre odieux & d'attirer sur leur tête la vindicte publique; leur zèle pour la gloire de Dieu leur permet d'employer indifféremment toutes sortes d'armes; la calomnie sur-tout leur fournit en tout tems de très-puissans secours. A les en croire il n'y a que les déréglemens du cœur qui portent à l'incrédulité; ce n'est que pour pouvoir donner un libre cours à ses

passions que l'on renonce à la Religion; ne point croire, selon eux, suppose toujours un cœur corrompu, des mœurs dépravées, un libertinage affreux. En un mot, ils prétendent que tout homme qui refuse d'admettre leurs rêveries ou leur morale merveilleuse, ne peut avoir de motifs pour faire le bien, & n'en a que de très-puissans pour commettre le mal.

C'est ainsi que nos charitables Docteurs travestissent les ennemis de leur pouvoir en des brigands dangereux, que la Société pour son intérêt devoit proscrire & détruire. Il résulte de ces imputations que ceux qui renoncent au préjugé pour consulter la raison, sont les plus déraisonnables des hommes; que ceux qui condamnent la Religion à cause des crimes qu'elle produit sur la terre ou auxquels elle sert toujours de prétexte, sont de mauvais Citoyens; que ceux qui se plaignent des troubles que des Prêtres turbulens ont tant de fois excités, sont des perturbateurs du repos des nations; que ceux qui frémissent à la vue des persécutions inhumaines & injustes que l'ambition & la fourberie des Prêtres ont suscitées, n'ont nulle idée de justice & doivent nécessairement étouffer en eux les

sentimens de l'humanité. Il s'ensuit que ceux qui méconnoissent les motifs faux & trompeurs que jusqu'à présent l'on a si vainement été chercher dans l'autre monde pour engager les hommes à être vertueux, équitables, bienfaisans, n'ont plus aucuns motifs réels pour pratiquer les vertus nécessaires ici-bas à leur propre sûreté. Enfin il s'ensuit que ceux qui veulent détruire la tyrannie sacerdotale, & des impostures dangereuses aux Souverains & aux sujets, sont des ennemis de l'Etat que les loix devroient d'avance punir.

Je crois, Madame, que vous ferez maintenant très-convaincue que les vrais amis du genre-humain & des Princes ne peuvent être les amis de la Religion ou des Prêtres. Quels que soient les motifs ou les passions qui déterminent un homme à l'incrédulité; quels que soient les principes qui en découlent, ils ne peuvent être aussi pernicieux que ceux qui émanent directement & nécessairement d'une Religion aussi absurde & aussi atroce que la Chrétienne. L'incrédulité ne fonde pas ses droits sur la Divinité, elle ne prétend pas dominer sur les consciences, elle n'a point de prétexte pour violenter les esprits, ni pour haïr per-

sonne à cause de ses opinions, à moins que ces opinions ne fussent dangereuses dans la pratique. En un mot, les Incrédules n'ont point une infinité de motifs, d'intérêts & de prétextes pour nuire dont les partisans zélés de la Religion sont abondamment pourvus. Un Incrédule en pouvoir ne seroit ni plus injuste ni plus méchant qu'un dévot en pouvoir qui se fait un devoir de persécuter.

Un Incrédule qui réfléchit s'aperçoit que sans sortir de ce monde il a des motifs pressans & réels qui l'invitent à bien faire; il sent l'intérêt qu'il a de se conserver lui-même & d'éviter ce qui pourroit lui nuire; il se voit uni par des besoins physiques réciproques avec des hommes qui le mépriseront, s'il a des vices; qui le détesteront, s'il se rend coupable de quelque action contraire à la justice ou à la vertu; qui le puniront, s'il commet des crimes ou s'il outrage les loix. L'idée de la décence & de l'ordre, le desir de mériter l'approbation de ses Concitoyens, la crainte d'encourir le blâme & les châtimens, sont des freins suffisans pour contenir tout homme sensé. S'il est dans le délire, toute la crédulité du monde ne pourra le retenir; s'il

est assez puissant pour ne rien craindre ici-bas & pour se mettre au-dessus de l'opinion des hommes, il ne craindra pas plus l'opinion divine que la haine & le mépris des juges qu'il a devant les yeux.

On nous dira peut-être que la crainte d'un Dieu vengeur sert au moins à prévenir un grand nombre de crimes cachés que l'on se permettroit sans la Religion. Mais la Religion elle-même prévient-elle ces crimes cachés ? Les nations Chrétiennes ne sont-elles pas remplies de fripons de toute espece qui machinent en secret la ruine de leurs concitoyens. Les personnes les plus crédules en apparence ne se permettent-elles pas une infinité de vices dont elles auroient à rougir, si le hazard les decouvroit ? L'homme le plus persuadé que Dieu voit toutes ses actions ne rougit souvent pas de commettre en secret des choses qu'il ne se permettroit pas devant le dernier des humains.

Que devient donc ce frein si puissant que la Religion met aux passions ? Si l'on s'en rapportoit aux discours de nos Prêtres, il sembleroit qu'il ne se commet point de crimes ni publics ni cachés dans les pays où leurs leçons sont écoutées ; on les prendroit eux-mêmes pour

des Anges & tout homme religieux seroit un homme sans défauts. Nous oublions nos spéculations religieuses toutes les fois que nous éprouvons des passions violentes, lorsque nous sommes enchaînés par les liens de l'habitude ou lorsque nous sommes aveuglés par de grands intérêts; alors nous ne raisonnons plus. C'est le tempérament & l'habitude qui nous rendent vertueux ou vicieux. Un incrédule peut avoir des passions très-fortes; il peut raisonner très-juste relativement à la religion, & raisonner très-mal relativement à sa conduite. Celui qui croit tout est un mauvais raisonneur; si de plus il agit très-mal, il est à la fois un imbécille & un méchant.

Il est vrai que nos Prêtres refusent aux incrédules l'avantage de bien raisonner; ils prétendent qu'on raisonne toujours très-mal quand on préfère la raison à leur autorité. Mais en cela ils sont évidemment juges & parties; c'est aux personnes désintéressées à décider la question. En attendant, les Prêtres eux-mêmes semblent se défier de la bonté de leurs raisonnemens; ils appellent le bras séculier au secours de leurs arguments; ils font entrer à coups de fouet en Paradis; ils éclairent les hommes à la lueur

des buchers ; ils inculquent la foi à grands coups d'épée ; ils ont la lâcheté de défier des hommes qui ne pourroient impunément se montrer. Cette conduite n'annonce point des gens fortement persuadés de la force de leurs argumens. Si nos Théologiens étoient de bonne foi, n'ouvriroient-ils pas un champ libre à la dispute ? Ne permettroient-ils pas la discussion ? Ne seroient-ils pas charmés qu'on leur proposât des difficultés qui, si leur système étoit vrai, ne serviroient qu'à le rendre plus solide ? Ils trouvent plus sûr d'en user envers leurs adversaires comme les Prêtres Mexicains qui faisoient lier des esclaves avec lesquels ils combattoient & qui les tuoient ensuite pour avoir osé se mesurer avec eux.

Quoi qu'il en soit, il est très-possible qu'un incrédule ait une conduite blâmable, en cela il est, au raisonnement près, sur la même ligne que le dévot. Les partisans les plus fanatiques de la religion sont forcés de convenir que parmi leurs adhérens il ne se trouve qu'un petit nombre d'élus ou de gens que la Religion parvienne à rendre vertueux ; de quel droit exigeroient-ils donc que l'incrédulité qui n'a rien de surnaturel, produisît des effets que, de leur aveu

même, la Religion divine ne produit point? Si tous ceux qui croient étoient des gens de bien, la cause de la Religion seroit complètement gagnée, surtout si les indévots étoient toujours des gens sans mœurs & sans vertu. Mais, quoi qu'en disent nos Prêtres, il est des Incrédules plus vertueux que les hommes les plus dévots. Un heureux tempérament, une éducation honnête, le desir de vivre paisibles, la crainte de s'attirer la haine ou le blâme, l'habitude de bien faire leur suffisent & leur fourniront toujours des motifs bien plus puissans & plus vrais que ceux de la religion pour s'abstenir du vice & pratiquer la vertu. D'ailleurs, l'Incrédule n'a point une infinité de ressources que la religion fournit au superstitieux; celui-ci peut quand il veut expier ses crimes, se réconcilier avec Dieu, & mettre sa conscience en repos; l'Incrédule qui a commis le mal ne peut se réconcilier ni avec la Société qu'il outrage, ni avec lui-même qu'il est forcé de haïr. S'il n'a point à espérer de récompenses dans l'autre vie, il n'en a que plus d'intérêt à mériter les hommages que dans tous les pays policés l'on rend à la vertu, à la probité, à une conduite constam-

ta
ne
co
ou

co
na
im
qu
des
idé
jus
dés
fa
d'u
mé
tre
fois
tra
que
den
sur
le
& f
en
est
pré
on
bre
prou
77

tamment honnête ; & à éviter les peines & le mépris que la Société décerne contre ceux qui troublent son bien-être ou qui refusent d'y concourir.

Il paroît évident que tout homme qui consulte sa raison doit être plus raisonnable que celui qui ne consulte que son imagination. Il est évident que celui qui consulte sa propre nature & celle des êtres qui l'entourent , doit avoir des idées plus vraies du bien & du mal, du juste & de l'injuste, de l'honnête & du deshonnête , que celui qui , pour régler sa conduite, ne consulte que les oracles d'un Dieu caché que ses Prêtres font méchant , injuste , changeant , se contredisant lui-même , & qui a quelquefois ordonné les actions les plus contraires à la morale & à toutes les idées que nous avons de la vertu. Il est évident que celui qui réglera sa conduite sur la morale sacerdotale ne suivra que le caprice & les passions de ses Prêtres, & sera souvent un homme très-nuisible en se croyant très-vertueux. Enfin , il est évident qu'en se conformant aux préceptes & aux conseils de la Religion , on peut être fort pieux sans avoir l'ombre de la vertu. L'expérience nous prouve qu'il est très-possible d'adhérer

aveuglément à tous les dogmes les plus inintelligibles de nos Prêtres, d'observer très-scrupuleusement toutes les pratiques qu'ils recommandent, de professer de bouche toutes les vertus chrétiennes, sans avoir aucune des qualités nécessaires à notre propre bonheur & à celui des êtres avec qui nous vivons. Les Saints mêmes que l'on nous propose comme des modèles n'ont été rien moins que des hommes utiles à la Société; nous ne voyons en eux que des fanatiques sombres qui se sont sacrifiés eux-mêmes aux idées affligeantes de leur religion; ou des fanatiques emportés qui sous prétexte de servir cette religion, ont perpétuellement troublé le repos des nations; ou des Docteurs enthousiastes qui à force de rêver ont trouvé des systèmes propres à troubler les cerveaux de leurs adhérens. Un Saint, quand il est tranquille, ne se propose jamais que d'être utile à lui-même, & ne songe qu'à faire son salut dans la retraite; un Saint, quand il est actif, ne se produit dans le monde que pour débiter ses rêveries funestes à la Société, & pour faire valoir les prétentions de l'Eglise qu'il confond avec les intérêts de son Dieu.

En un mot, Madame, je ne puis trop le répéter, tout le Sytème religieux ne paroît imaginé que pour l'utilité des Prêtres; la morale des Chrétiens n'eut jamais en vue que l'intérêt du Sacerdoce; toutes les vertus que le Christianisme enseigne n'ont pour objet que l'Eglise & ses Ministres; & ceux-ci ne se sont jamais proposé que d'affervir les peuples pour profiter de leurs travaux & de leur crédulité. L'on peut, sans doute, avoir des mœurs & des vertus sans entrer dans ces complots; si les Prêtres n'approuvent point ceux qui les contredisent, & refusent toute probité aux penseurs qui rejettent leurs inutiles ou leurs dangereuses vertus, la société qui, pour se soutenir a besoin de vertus plus humaines & plus réelles, ne doit point adopter les sentimens ni épouser les querelles de ces hommes visiblement ligués contre elle. Si les ministres de la religion ont besoin de leurs dogmes, de leurs mysteres, de leurs vertus fanatiques pour étayer leur empire usurpé, le Gouvernement a besoin de vertus raisonnables, d'une morale évidente & surtout pacifique, pour exercer ses droits légitimes. Enfin, les individus qui composent toute société, ont besoin d'une

morale qui les rende heureux en ce monde , sans s'embarrasser de celle qui ne fera leur bonheur que dans un monde imaginaire dont ils n'ont que les idées qu'ils reçoivent de leurs Prêtres.

Ces Prêtres ont eu l'adresse de lier leur Systême religieux à la morale pour le rendre plus sacré & pour assurer l'autorité que leur donnoient déjà leurs dogmes mystérieux ; à l'aide de cet artifice ils sont parvenus à persuader que sans religion il ne pouvoit y avoir ni morale ni vertu. J'espere , Madame , achever de détruire ce préjugé dans ma première , & montrer clairement à quiconque voudra réfléchir que ce sont les notions abstraites , incertaines & trompeuses que la religion a de tout tems inspirées , & qui souvent ont infecté les Philosophes eux-mêmes , qui ont jusqu'ici retardé les progrès de la morale , & qui ont fait de la science la plus certaine , la plus claire & la plus sensible pour tout homme qui pense , une science douteuse , énigmatique & remplie de difficultés. En attendant ,

Je suis &c.

ONZIEME LETTRE.

POUR peu, Madame, que vòus ayez réfléchi sur ce que j'ai eu l'honneur de vous écrire jusqu'ici, vous serez obligée de convenir qu'il est absolument impossible de fonder une morale certaine & invariable sur une religion enthousiaste, ambigue, mystérieuse, contradictoire & qui n'est jamais d'accord avec elle-même. Vous sentirez qu'un Dieu qui semble avoir pris plaisir à se rendre inintelligible, qu'un Dieu partial & changeant, qu'un Dieu dont les préceptes se détruisent les uns les autres, ne peut servir de base à une morale qui doit être en tout tems la même pour tous les habitans de la terre. En effet, comment fonder la justice & la bonté sur un être injuste & malin qui tente l'homme pour lequel il a créé l'univers, afin d'avoir le droit de le punir de s'être laissé tenter ? Comment savoir à quoi s'en tenir sur les volontés d'un Dieu qui dit *tu ne tueras point*, & qui d'un autre côté fait exterminer des nations entières ? Quelle idée peut-on prendre de la

morale qui peut plaire à un Dieu dont le sanguinaire Moïse a été le Prophète ; dont le rebelle, l'assassin, l'adultère David a été le favori ? Est-il possible de fonder les devoirs saints de l'humanité sur un Dieu dont les amis ont été des persécuteurs inhumains & des monstres de cruauté ? Comment puiser nos devoirs dans les leçons des Prêtres d'un Dieu de paix, qui ne respirent jamais que la sédition, la vengeance & le carnage dès qu'on ose toucher à leurs immunités ? Pouvons-nous prendre pour modèles de notre conduite des Saints qui furent ou des enthousiastes inutiles, ou des fanatiques turbulens, ou des séditionnaires entêtés qui, sous prétexte de défendre la cause de Dieu, ont excité les plus grands ravages sur la terre ? La saine morale peut-elle adopter des vertus impraticables & surnaturelles, qui sont visiblement inutiles à nous-mêmes, & à ceux avec qui nous vivons, & dont les conséquences leur sont souvent très-dangereuses ? Prendrons-nous pour les guides de nos mœurs des Prêtres dont les leçons font consister tous nos devoirs dans des opinions inintelligibles, dans des pratiques puériles & frivoles, qu'ils nous font préférer aux vertus les plus réelles ?

Enfin nous laisserons-nous conduire par des hommes dont la morale versatile ne se règle jamais que sur leurs intérêts présens, & qui tantôt nous disent qu'il faut être bienfaisans, humains & pacifiques, & qui tantôt nous font entendre que le Ciel exige de nous d'être injustes, inhumains, séditions & perfides?

Vous sentez, Madame, qu'il est impossible de fonder la morale sur des notions si peu fixes & si contraires à toutes les idées naturelles que nous avons de la vertu : par vertu nous devons entendre des dispositions habituelles à faire ce qui peut procurer le bonheur de nos semblables ; par vertu la Religion n'entend que ce qui peut contribuer à nous rendre favorable un Dieu caché qui attache ses faveurs à des pratiques, à des opinions & souvent à une conduite très-nuisible à nous-mêmes & aux autres. La morale des Chrétiens est une morale mystique qui, semblable aux dogmes de leur religion, est obscure, inintelligible, incertaine & soumise aux interprétations des hommes ; cette morale n'est jamais constante, parce qu'elle est subordonnée à une religion qui varie sans cesse dans ses principes, & qui se règle sur les volontés d'un Dieu variable &

despotique, ou plutôt, sur les volontés de ses Prêtres, dont les intérêts changent, dont les caprices varient & qui jamais ne peuvent par conséquent être d'accord avec eux-mêmes. Les Ecritures qui sont les sources où les Chrétiens vont puiser leur morale, sont non-seulement d'une profonde obscurité & demandent des explications continuelles dont les Prêtres se sont rendus les maîtres; mais encore, elles se contredisent elles-mêmes. Si ces oracles du Ciel nous prescrivent dans un passage des vertus vraiment utiles, dans un autre elles approuvent ou prescrivent des actions entièrement opposées aux idées que nous avons de la vertu. Le même Dieu qui nous ordonne d'être bons, équitables, bienfaisans, qui défend de venger ses injures, qui se déclare le Dieu de la clémence & de la miséricorde, se montre comme implacable dans ses fureurs, s'annonce comme apportant *le glaive & non la paix*; nous dit qu'il est venu pour diviser les hommes; enfin exige que l'on venge ses outrages, ordonne la rapine, la trahison, l'usurpation & le carnage. En un mot, il est impossible de trouver dans l'Ecriture des principes sûrs de morale. Vous y voyez à côté d'un petit

nombre de préceptes utiles & sensés, les maximes les plus extravagantes & les plus funestes au bien de toute société.

C'est dans la ponctualité à remplir des devoirs superstitieux & frivoles que Dieu semble faire consister la morale des Juifs dans tout l'ancien Testament; des observations légales, des rites, des cérémonies sont tout ce qu'il exige du peuple d'Israël; en récompense de son exactitude scrupuleuse à remplir ces prétendus devoirs, il lui permet de commettre les crimes les plus affreux. Les vertus recommandées par le Fils de Dieu dans le nouveau Testament ne sont à la vérité pas les mêmes que celles dont Dieu son Pere faisoit jadis tant de cas; il contredit ce Dieu; il annonce qu'il ne se soucie plus ni de sacrifices, ni d'offrandes, ni de pratiques; il leur substitue ces vertus surnaturelles dont je crois avoir suffisamment prouvé l'inutilité, l'impossibilité, l'incompatibilité avec le bien-être de l'homme vivant en société. Le Fils de Dieu n'est pas plus d'accord avec lui-même que son Pere; il détruit dans un endroit ce qu'il avoit établi dans un autre; & depuis, ses Prêtres ont anéanti à leur tour les principes qu'il avoit posés lui-même. Ils ne

s'accordent avec leur Dieu que quand les préceptes de ce Dieu s'accordent avec leurs intérêts présens. Ont-ils intérêt de persécuter ? Ils trouvent que ce Dieu semble ordonner la persécution & prétend que l'on contraigne les conviés d'entrer dans la salle du festin, c'est-à-dire, selon eux, dans l'Eglise. Sont-ils eux-mêmes persécutés ? Ils trouvent que ce Dieu pacifique défend les voyes de fait & ne voit la violence qu'avec une horreur extrême. Trouvent-ils que les pratiques superstitieuses sont lucratives & profitables pour eux-mêmes ? Nonobstant l'aversion de Jésus-Christ pour les offrandes, les pratiques & les cérémonies, ils y soumettent les peuples, ils les surchargent de rites mystérieux, ils les leur font bien plus respecter que les devoirs les plus saints de la société. Si Jésus n'a point voulu qu'on le vengeât, ils trouvent que son Pere a voulu qu'on le vengeât à toute outrance. Si Jésus a déclaré que son royaume n'étoit pas de ce monde & a montré le plus grand mépris pour les richesses, ses Prêtres trouvent dans l'ancien Testament des raisons & des titres pour tout envahir, pour conquérir l'univers, pour disputer aux Souverains leur pouvoir,

pour exercer en ce monde l'autorité la plus illimitée, la licence la plus effrénée. En un mot, si l'on trouve dans la Bible quelques préceptes d'une morale saine & utile, l'on y trouve également de quoi justifier les crimes les plus atroces.

Ainsi dans la Religion Chrétienne la morale dépend uniquement de la fantaisie des Prêtres, de leurs passions, de leurs intérêts; elle n'a jamais de principes sûrs, elle varie suivant les circonstances; le Dieu dont ils sont les organes & les interpretes ne dit que ce qui leur convient le mieux & ne les contredit jamais; suivant leurs caprices, il change perpétuellement d'avis, il approuve & désapprouve les mêmes actions; il aime ou déteste une même conduite; il change le crime en vertu & la vertu en crime.

Que résulte-t-il de tout cela? C'est que les Chrétiens n'ont jamais de principes sûrs en morale; elle varie avec la politique des Prêtres, qui sont en possession de commander à leur crédulité, & qui à force de menaces & de terreurs obligent les hommes à fermer les yeux sur leurs contradictions, & les ames les plus honnêtes à commettre les forfaits

les plus grands toutes les fois qu'il s'agit de la religion. C'est ainsi que sous un Dieu qui recommande l'amour du prochain, les Chrétiens s'accoutument dès l'enfance à détester ce prochain hérétique, & sont presque toujours dans la disposition de lui nuire par la seule raison qu'il n'est pas soumis aux volontés de leurs Prêtres. C'est ainsi que sous un Dieu qui ordonne d'aimer ses ennemis & de pardonner les offenses, les Chrétiens haïssent & détruisent les ennemis de leurs Prêtres & vengent sans mesure les injures qu'ils prétendent avoir reçues. C'est ainsi que sous un Dieu juste & dont on ne cesse de vanter la bonté, les Chrétiens, au signal de leurs guides spirituels, deviennent injustes & cruels, & se font un mérite d'avoir étouffé pour eux les cris de la nature, la voix de l'humanité, les conseils de la sagesse & de l'intérêt public.

En un mot, toutes les idées du juste & de l'injuste, du bien & du mal, de la bonté & de la méchanceté se confondent nécessairement dans la tête d'un Chrétien. Son Prêtre despotique commande au nom de Dieu à la nature même. A sa voix puissante la raison disparaît, la vérité est forcée de fuir, l'ima-

gin
ful
qu
son
dev
tue
t-il
bie
les
cili
inju
tout
bien
ou
ront
l'oïsi
proc
crim
tien
Mini
plus
les q
du C
missio
des cr
Esprit
ce mo
es ob
faire r
& d'in

gination se trouble, l'homme ne consulte plus que le fanatisme & le délire qui lui sont inspirés d'en-haut. Dans son aveuglement il foule aux pieds les devoirs les plus sacrés & il se croit vertueux en outrageant toutes les vertus. A-t-il des remords? Son Prêtre les apaise bientôt & lui indique des pratiques faciles à l'aide desquelles il pourra se réconcilier avec Dieu. A-t-il commis des injustices, des rapines, des vols? Il peut tout réparer en donnant à l'Eglise les biens dont il a dépouillé ses concitoyens, ou en répandant des largesses qui serviront à faire dire des prières & à nourrir l'oisiveté. Jamais ce Prêtre ne lui reprochera les injustices, les cruautés & les crimes qu'il aura commis pour le soutien de l'Eglise & pour l'avantage de ses Ministres; les fautes qu'il trouvera le plus impardonnables seront toujours celles qui auront été nuisibles aux intérêts du Clergé. Manquer de foi & de soumission aux Prêtres sera le plus affreux des crimes, ce sera *le péché contre le Saint Esprit*, qui ne peut se remettre ni dans ce monde-ci ni dans l'autre; mépriser les objets que les Prêtres ont intérêt de faire respecter, sera qualifié de *blasphème* & d'*impiété*. Ces mots vagues & vui-

des de sens suffiront pour exciter l'horreur du vulgaire imbécille. Le mot terrible de *sacrilege* désignera tout attentat commis sur la personne, sur les biens, & sur les droits sacrés du Clergé. L'omission de quelque pratique futile sera exagérée & représentée comme un crime bien plus détestable que les actions les plus nuisibles au genre-humain. En faveur de la fidélité à remplir les devoirs religieux, le Prêtre facile pardonnera à son esclave soumis ses vices, ses débauches criminelles, & ses excès les plus crians.

Vous voyez donc, Madame, que la Morale Chrétienne n'a réellement en vue que l'utilité des Prêtres. Ne soyons donc pas surpris s'ils ont voulu s'en faire les arbitres & les souverains, & s'ils ont décrié comme fausses & comme criminelles toutes les vertus qui ne pouvoient s'accommoder à leurs systèmes merveilleux. La Morale Chrétienne ne semble s'être proposé que d'aveugler les hommes, de troubler leur raison, de les rendre abjects & timides, de les plonger dans l'avilissement, de les décourager, de les obliger à se haïr, à se mépriser eux-mêmes, de leur faire perdre de vue la terre qu'ils habitent pour n'en

visager que le Ciel. A l'aide de cette morale, les Prêtres sont devenus les vrais maîtres ici-bas ; ils ont imaginé des vertus & des pratiques utiles pour eux seuls ; ils ont pros crit & dénigré celles qui étoient vraiment utiles à la société ; ils ont fait de leurs disciples des esclaves qui faisoient consister la vertu & le mérite à être aveuglément soumis à tous leurs caprices, prompts à embrasser sans examen leurs indignes querelles, & qui n'ont jamais eu d'idées véritables de la morale & de la vertu.

Pour jetter les fondemens d'une bonne morale, il est donc absolument nécessaire de détruire les préjugés que les Prêtres nous inspirent ; il faut commencer par rendre à l'ame des hommes son énergie & son ressort que de vaines terreurs semblent avoir brisé ; il faut renoncer à ces notions surnaturelles qui jusqu'ici les ont empêchés de consulter la nature & qui ont forcé la raison de plier sous le joug de l'autorité ; il faut encourager l'homme & le détromper de ces principes avilissans & destructeurs qui lui persuadent qu'il est l'objet du courroux céleste, que sa nature est corrompue, que sa raison n'est qu'un guide infidèle qu'il ne doit point consulter, & que c'est en

s'aveuglant lui-même qu'il obtiendra le bonheur. Il faut le désabuser de l'idée qu'il doit se haïr lui-même, qu'il lui est défendu de travailler à sa félicité ici-bas, qu'il est pour lui des choses plus intéressantes que d'être heureux en ce monde & que de pratiquer la vertu réelle. Enfin il faut lui apprendre à s'aimer lui-même, à mériter sa propre estime, & à s'attirer par sa conduite l'amitié, la bienveillance & la considération de ceux avec lesquels il est forcé de vivre.

La morale religieuse ne semble imaginée que pour dissoudre la société & pour replonger chacun des membres qui la composent dans l'état sauvage. Les vertus chrétiennes tendent évidemment à isoler l'homme, à le détacher des liens qui l'unissent à ses semblables pour l'attacher uniquement à ses Prêtres ; à lui faire perdre de vue son bonheur le plus solide pour ne s'occuper que de chimères dangereuses pour lui-même & pour les autres. Nous ne vivons en société que pour nous procurer plus facilement des biens, des secours & des plaisirs que nous n'obtiendrions point si nous vivions seuls. Si l'on nous fait un devoir de nous rendre malheureux en ce monde, de nous détester nous-mêmes, de fuir
l'esti-

l'estime des autres, de nous affliger volontairement, de ne nous attacher fortement à personne, n'est-ce pas nous inviter à dissoudre la Société, à faire divorce avec le genre-humain, à devenir des sauvages étrangers les uns aux autres?

Cependant s'il est vrai que Dieu soit l'auteur de l'homme, c'est Dieu qui a rendu l'homme sociable, c'est Dieu qui voulut que l'homme vécût en société pour son plus grand bonheur. Si Dieu est bon, il ne peut approuver que l'homme renonce à la société pour se rendre misérable; si Dieu est l'auteur de la raison, il voulut que l'homme fût raisonnable & qu'il se servît de cette raison pour découvrir le moyen de se procurer le bien-être que sa nature lui fait désirer. Si Dieu s'est révélé, ce ne peut être que par les penchans qu'il donne à tous les hommes, & cette révélation est bien plus évidente & plus claire que toutes ces révélations supposées qui sont visiblement contraires à toutes les notions qu'on nous donne de la Divinité. Cela posé, si l'on se croit obligé de remonter jusqu'à Dieu pour établir les devoirs qui lient les hommes entre eux, on peut dire que Dieu s'est expliqué

très-clairement par le desir constant du bien-être qui se montre dans tous les êtres de l'espece humaine. Mais comme ce n'est qu'en consultant la raison que nous pouvons découvrir les moyens qui peuvent nous conduire à la félicité, Dieu voulut que nous fissions usage de cette raison, & qu'elle fût pour nous un guide sûr pour arriver au but où nous tendons. Il est donc évident qu'en regardant l'homme comme la créature de Dieu, ce Dieu voulut que l'homme consultât sa raison qui lui procurera un bonheur bien plus solide & plus vrai que toutes les chimères révélées ou que les vertus nuisibles que la religion lui propose.

Quelles que soient nos opinions sur la Divinité, substituons donc la morale de la raison à celle de la religion. A une morale partielle & réservée pour un petit nombre d'hommes, substituons une morale universelle, intelligible pour tous les habitans de la terre & dont chacun d'entre eux trouvera les principes dans sa propre nature. Etudions cette nature, ses besoins, ses desirs; examinons les moyens de les satisfaire; considérons quel est le but qui nous fait vivre en Société; voyons à quoi nos associés sont

par leur nature forcés d'attacher leur affection, leur bienveillance, leur estime & leurs secours; voyons quelle est la conduite qui excite nécessairement leur haine, leur mépris, leurs châtimens; que l'expérience nous éclaire dans nos recherches; que la raison nous décide pour les actions qui nous procureront le bonheur le plus réel, le plus durable & le plus solide; suspendons ces actions quand leurs effets nous paroîtront incertains; que des avantages passagers ne nous fassent point sacrifier un bien-être permanent; pour quelques instans de plaisir ne renonçons jamais à un bien-être continu; conservons-nous nous-mêmes, augmentons autant qu'il est en nous la somme de notre félicité, travaillons avec courage à écarter de nous les maux; adoucissons, s'il se peut, ceux qui sont sans remède; cherchons dans nous-mêmes & dans nos semblables des ressources contre nos peines; intéressons-les à notre sort; méritons leur affection & leur secours par les biens que nous leur ferons éprouver.

En nous conduisant de la sorte nous aurons une morale naturelle, raisonnable, constante, faite pour tous les hommes & bien plus propre à contribuer au

bonheur de la Société & de chacun de ses membres, que cette morale mystique, incertaine ou perverse que nous prêchent les Ministres de la Religion. Nous aurons dans la raison & dans notre propre nature des guides bien plus sûrs que ces Dieux que le sacerdoce fait parler comme il veut, & dont à chaque instant il explique le langage selon ses vues intéressées. Nous aurons une morale invariable faite pour durer autant que la race des hommes. Nous aurons des préceptes fondés sur la nécessité des choses ; en les violant chacun se trouvera puni, en les observant chacun sera récompensé. Tout homme équitable, utile, bienfaisant sera l'objet de l'amour de ses concitoyens ; tout homme injuste, inutile & méchant sera l'objet de leur haine ; tout homme honnête & modéré sera content de lui-même ; tout homme vicieux ou pervers sera forcé de trembler, de se haïr lui-même, de rougir au fond de son cœur & de craindre à chaque instant que les regards des autres ne dévoilent ses dispositions.

Ainsi, Madame, si l'on demande ce que l'on pourroit substituer à la religion, je répondrai une morale sensée, une éducation honnête, des habitudes

avantageuses, des principes évidens, des loix sages qui en imposent aux méchans, des récompenses qui invitent à la vertu. L'éducation aujourd'hui ne tend évidemment qu'à faire des esclaves superstitieux; les vertus qu'elle inculque à la jeunesse ne sont que des vertus fanatiques qui façonnent l'esprit au joug que les Prêtres lui feront porter toute la vie; les motifs dont ils se servent sont fictifs & imaginaires; les châtimens & les récompenses, qu'ils nous montrent dans un lointain obscur, ne produisent aucun effet ou ne sont propres qu'à faire des enthousiastes inutiles ou des fanatiques dangereux. Les principes sur lesquels la religion établit sa morale sont chancelans & ruineux, ceux sur lesquels la morale de la raison est établie sont inébranlables & ne seront jamais renversés. Tant que l'homme sera un être raisonnable occupé de sa conservation propre & tendant au bonheur, il aimera la vertu, il en sentira les avantages & il craindra pour lui-même les effets du désordre ou du crime. Il chérira la vertu parce qu'il desire le bien-être. Il haïra le crime parce qu'il est de sa nature de fuir la douleur. Tant que les sociétés humaines subsisteront, elles auront be-

soin de vertu pour se soutenir, de bonnes loix pour se conserver, de citoyens actifs pour les servir & les défendre. Ces loix seront bonnes quand elles inviteront les membres de la société à s'occuper du bien-être du corps dont eux-mêmes font partie. Ces loix seront équitables, quand elles récompenseront ou puniront à proportion du bien ou du mal qu'éprouvera la société. Ces loix appuyées par une autorité visible, & fondées sur des motifs présens, auront, sans doute, bien plus de force que celles de la religion, qui n'ont que des motifs incertains, éloignés, imaginaires, & qui, comme l'expérience le prouve, ne sont pas suffisans pour contenir des hommes à qui l'on a toujours montré la raison comme dangereuse ou en qui l'on s'est bien gardé de la développer.

Si au lieu d'étouffer, comme on fait, la raison humaine on s'étudioit à la perfectionner; si au lieu de nous repaître de mensonges, on nous montrait la vérité; si au lieu de nous prêcher une morale surnaturelle, on nous annonçoit une morale humaine & guidée par l'expérience, nous n'aurions pas besoin de mobiles imaginaires ni de fables effrayantes pour sentir la nécessité de la vertu.

Chacun s'apercevrait que c'est à la pratique de la vertu, à l'observation fidèle des devoirs de la morale que son propre bonheur est nécessairement attaché. Est-il époux ? il sentiroit que pour son propre bonheur il doit montrer des soins, de l'attachement, de la tendresse à la compagne que le destin ne lui donne que pour partager avec elle les plaisirs & les peines de la vie ; cette compagne, en consultant ses intérêts véritables, sentiroit qu'elle doit s'interdire tout ce qui pourroit aliéner le cœur de son époux ou même diminuer son estime, sa confiance, ses sentimens pour elle. Les peres & les meres sentiroient que leurs enfans sont destinés à être un jour les consolateurs & les supports de leur vieillesse, & que par conséquent ils ont le plus grand intérêt à leur inspirer de bonne heure les sentimens dont ils veulent un jour recueillir les fruits avantageux pour eux-mêmes. Ces enfans, pour peu qu'ils commencent à réfléchir, se verront intéressés à mériter la bienveillance de leurs parens, & à leur donner des preuves d'une reconnoissance qu'ils exigeront à leur tour de leur postérité. Le maître sentira ce qu'il doit à ses serviteurs ; il reconnoîtra que, pour en être servi

avec affection, il leur doit des soins, de la bonté, de l'indulgence, & ceux-ci ne pourront s'empêcher de reconnoître à leur tour qu'ils sont intéressés à la conservation, à la prospérité, à mériter la bienveillance d'un maître dont ils sont obligés de dépendre. L'ami sentira le besoin qu'il a du cœur de son ami; nécessaire à sa propre félicité, il cultivera soigneusement en lui les dispositions qu'il desire d'y trouver. Les membres d'une même famille reconnoîtront la nécessité d'entretenir l'union que la nature a mise entre eux, afin de s'aider mutuellement à écarter les malheurs qu'ils ont à craindre, & à se procurer les biens qu'ils sont faits pour desirer. Les associés, s'ils réfléchissent au but de leur association, sentiront que pour l'obtenir ils doivent agir de bonne foi & remplir fidèlement leurs engagements réciproques. Le citoyen, lors qu'il consultera sa raison, s'appercevra bientôt que son sort est lié à celui de la nation dont il est membre, & qu'il est forcé de partager ses prospérités & ses malheurs. En conséquence chacun dans sa sphère, & suivant ses facultés, se trouvera intéressé à la servir de toutes ses forces, de ses talens, de ses lumières; & il reconnoîtra que celui

qui l'afflige est un homme dangereux, & que l'ennemi de l'Etat est toujours l'ennemi du citoyen.

En un mot tout homme qui voudra réfléchir sur lui-même, sera forcé de reconnoître la nécessité de la vertu pour être heureux en ce monde. Il verra que la justice est la base de toute Société; que la bienfaisance attire nécessairement l'affection & l'amour; que tout homme qui s'aime lui-même doit chercher à les mériter; qu'il a besoin de l'estime de ses associés; qu'il doit être jaloux de sa réputation; qu'un être foible, qui peut à chaque instant éprouver des malheurs, doit pour son propre intérêt montrer à ses semblables de la pitié, de l'humanité & leur prêter des secours dont il peut à tout moment avoir lui-même le plus grand besoin.

Pour peu que l'on médite sur les effets des passions on sentira la nécessité de les réprimer, pour s'épargner des repentirs souvent inutiles, qui suivent toujours leurs emportemens fâcheux. Ainsi la seule réflexion suffit pour faire connoître les dangers de la colere, les suites funestes de la vengeance, les conséquences de la calomnie ou de la médisance. Chacun peut aisément remar-

quer qu'en lâchant la bride à ses desirs effrénés, il devient l'ennemi de la Société ; c'est aux loix à contenir celui qui renonçant à sa raison, méconnoîtroit les motifs qui doivent le retenir.

Si l'on me dit qu'en supposant que l'homme n'est pas libre dans ses actions, on ne peut être le maître de retenir ses passions, les loix ne seroient pas en droit de le punir ; je répondrai que si l'homme n'est pas libre de ne point faire le mal, les hommes qui l'entourent ne sont point libres à leur tour de ne pas le haïr pour le mal qu'il leur fait, & que la Société, pour sa conservation propre & son bonheur, est évidemment en droit d'écarter celui qui se trouve dans la malheureuse nécessité de lui nuire à elle-même. Les fautes nécessaires de l'homme excitent nécessairement la haine de ceux qui en éprouvent l'influence.

Si l'homme qui consulte sa raison a des motifs réels & puissans pour faire du bien aux autres & pour s'abstenir de leur nuire, il n'en a pas de moins pressans pour résister aux penchans qui pourroient le solliciter au vice. L'expérience suffit pour lui faire connoître qu'il devient lui-même tôt ou tard la victime de ses propres excès ; il n'existe point

un seul vice qui ne se punisse lui-même. Cela posé, la prudence ou le desir de se conserver empêcheront tout homme sensé de donner un libre cours à ses penchans déréglés; il sentira le besoin qu'il a de la modération dans ses plaisirs, de la tempérance, de la chasteté; ceux qui méconnoîtront ces vérités en seront nécessairement punis par la privation de la santé, par le mépris de la Société, & souvent par une existence infirme & malheureuse que la mort vient terminer.

Faut-il donc, Madame, des lumières surnaturelles ou des révélations divines pour sentir la vérité des principes de cette morale? Est-il besoin d'aller chercher dans les régions inconnues de l'avenir des motifs incertains & fictifs pour nous apprendre la conduite que, pour notre propre intérêt, nous devons tenir en ce monde? Ne suffit-il pas de vouloir être heureux, de vouloir se conserver pour se sentir obligé d'employer les moyens sans lesquels on ne peut obtenir ce but commun de tous les êtres raisonnables? Tout homme qui veut périr ou qui consent à rendre son existence malheureuse, quiconque sacrifie son bonheur permanent aux plaisirs d'un instant, est un fou

ou un imprudent qui n'a point réfléchi sur ses intérêts les plus chers.

Si les principes si clairs de cette morale humaine ont été & sont encore méconnus, c'est à la Religion elle-même qu'il s'en faut prendre. Ce sont ses notions obscures, mystiques, contradictoires, qui ont fait de la science la plus évidente & la mieux démontrée, une science inintelligible, mystérieuse, incertaine qui n'étoit à la portée de personne. Entre les mains de nos Prêtres la morale est devenue une énigme impossible à deviner. Ils ont fondé nos devoirs sur un Dieu que l'esprit de l'homme ne pourra jamais comprendre, au lieu de les fonder sur l'homme lui-même; ils ont jetté dans les Cieux les fondemens d'un édifice qui est fait pour la terre; ils ont voulu régler nos mœurs d'après des oracles équivoques qui se contredisent à chaque instant & qui souvent ne tendent qu'à nous rendre malheureux, inutiles & pervers. Ils ont prétendu rendre leur morale plus sacrée en nous invitant à la suivre par les récompenses & les châtimens éloignés qu'ils nous annoncent au nom de la Divinité. Ils ont poussé le délire jusqu'à nous dire que l'homme ne devoit point s'aimer lui-

même , qu'il devoit se haïr, que, pour se rendre heureux dans l'avenir, il falloit qu'il renoncât à tout bonheur ici-bas. Au lieu de diriger les passions des hommes vers le bien public, au lieu de les faire contribuer au bonheur de la Société, ils ont voulu que l'on anéantît les passions essentielles à la nature humaine, sans lesquelles nous ne serions plus des hommes & la Société ne pourroit point subsister. Enfin ils ont fait main-basse sur tous les plaisirs, & pour rendre l'homme parfait ils ont prétendu qu'il falloit qu'il fût totalement insensible.

Ne soyons donc point étonnés si cette morale surnaturelle, ou plutôt si contraire à la nature, fut toujours inefficace. C'est en vain que l'on veut combattre ou anéantir la nature, elle est plus forte que les prestiges de l'imagination. En dépit de toutes ses spéculations subtiles & merveilleuses, l'homme continuera toujours à s'aimer lui-même, à désirer le bien-être & à fuir la douleur. Il aura donc toujours des passions; quand ces passions seront modérées ou ne tendront qu'au bien public, elles seront honnêtes & légitimes, & l'on approuvera les actions qui en feront les effets.

quand ces mêmes passions seront désordonnées, funestes à la Société, fatales à lui-même, on les condamnera, on les punira, on haïra & l'on méprisera celui qui les fera sentir aux autres. L'homme aimera toujours les plaisirs, parce qu'il est de son essence d'aimer ce qui rend son existence agréable; jamais on ne parviendra à lui faire chérir ce qui l'incommode ou ce qui le rend habituellement malheureux. Aussi la morale Chrétienne, qui ne semble inventée que pour combattre la nature & la soumettre à des chimères, fut toujours sans effet sur la plupart des hommes. Elle ne servit qu'à tourmenter quelques âmes faibles & crédules sans retenir aucunes de celles qui eurent des passions violentes ou des habitudes enracinées. Quand cette morale se relâcha pour se prêter aux penchans & aux passions des hommes, elle fut évidemment contraire aux principes fondamentaux d'une religion inflexible; quand elle conserva toute sa rigueur, elle fut impraticable; elle ne fut suivie que par quelques fanatiques qui en combattant leur propre cœur, en étouffant leur propre nature, n'en devinrent souvent que plus incommodes à la Société. Cette morale adoptée par

la plupart des dévots, sans déraciner leurs habitudes ou leurs penchans naturels, ne fit que les mettre dans une contradiction perpétuelle avec eux-mêmes; leur vie fut un cercle de fautes & de scrupules, de péchés & de remords, de crimes & d'expiations, de plaisirs qu'ils se reprocherent très-souvent sans raison & de repentirs très-infructueux. En un mot la morale religieuse porta souvent le trouble dans les cœurs, dans les familles, dans les nations; elle fit des enthousiastes, des fanatiques, des dévots scrupuleux; elle fit un grand nombre d'insensés & de malheureux; elle ne rendit personne meilleur; elle ne fit bons que ceux que la nature, l'habitude & l'éducation avoient déjà fait tels.

C'est le tempérament qui décide de notre conduite; des passions modérées, des habitudes honnêtes contractées de bonne heure & longtems exercées, des exemples louables, des opinions sensées nous déterminent à la vertu & nous rendent susceptibles de bonheur. Il est bien difficile d'être vertueux & heureux avec un tempérament bien ardent qui produit des passions désordonnées. Il faut du calme pour jouir de soi-même & pour consulter la raison. La nature,

en nous donnant des passions vives ou une imagination emportée, nous fait de funestes présens; elle nous rend alors très-incommodes à nous-mêmes & souvent très-nuisibles aux autres; elle nous met dans l'impossibilité de consulter nos intérêts réels, & de résister à nos penchans présens. Les passions que la raison ne peut point contenir ne seront pas plus contenues par les chimères de la religion. C'est en vain que l'on se flatteroît d'obtenir par son secours un bonheur dont la nature ne nous a point rendus susceptibles, ou des vertus dévouées par un tempérament trop emportée. La religion laisse les hommes tels que la nature & l'habitude les ont faits, si elle produit quelques changemens en eux je crois avoir assez prouvé que ces changemens ne sont rien moins qu'avantageux.

Félicitez-vous donc, Madame, d'être née avec des dispositions heureuses, & d'avoir reçu des principes honnêtes qui vous mettent à portée d'être contente de votre sort & de pratiquer la vertu par habitude & par goût. Continuez à faire les délices d'une famille qui vous chérit, qui vous estime, qui vous honore. Continuez à répandre
des

des bienfaits autour de vous. Continuez à faire des actions qui vous font si justement estimer & chérir de tout le monde. Aimez-vous ; estimez-vous vous-même ; des sentimens si légitimes & si doux ne seront point blâmés des autres. Travaillez à votre propre bonheur en vous occupant de celui de tous les êtres avec qui votre destin vous lie ; conservez-moi sur-tout une part dans votre précieuse amitié ; permettez que je m'applaudisse si j'ai pu écarter de votre âme les nuages qui troubloient sa sérénité ou si j'ai appelé votre raison au secours de votre esprit qu'une imagination trop sensible sembloit vouloir égayer. Abjurez pour jamais une superstition qui n'est propre qu'à faire des malheureux ; que la morale de la nature soit votre unique religion ; que le bonheur soit votre but constant ; que la raison soit votre guide ; que la vertu vous procure les moyens de l'obtenir ; que cette vertu soit l'unique objet de votre culte. Aimer & pratiquer la vertu est la seule manière d'aimer & d'honorer la Divinité. S'il existe un Dieu qui s'intéresse au bien-être de ses créatures ; s'il existe un Dieu rempli de justice &

de bonté ; s'il existe un Dieu sage & raisonnable, il ne s'irritera point contre vous pour avoir consulté votre raison ; s'il existoit une autre vie , ce Dieu ne pourroit vous y rendre malheureuse après s'être servi de vous pour faire tant d'heureux ici-bas.

Je suis avec respect &c.

DOUZIEME LETTRE.

Souffrez, Madame, que je vous félicite de l'heureux changement que vous daignez m'annoncer. Convaincue par des raisonnemens simples, mais que le trouble de votre ame vous empêchoit de faire vous-même, vous voyez donc enfin le peu de fondement des notions futiles qui depuis quelque tems troubloient votre tranquillité; vous reconnoissez l'inefficacité des prétendus secours que la Religion se vante de fournir; vous sentez les dangers évidens & sans nombre qui résultent d'un système qui jusqu'ici n'a servi qu'à rendre les hommes ennemis de leur propre repos & de celui des autres. Je vois avec plaisir que la raison ne peut point perdre ses droits sur votre esprit & qu'il suffit de vous montrer la vérité pour que vous l'embrassiez aussitôt. Applaudissez-vous de votre docilité; elle prouve la solidité de votre jugement. Il est glorieux de se rendre à la raison & de pouvoir soutenir l'éclat de la vérité. Le préjugé arme tellement les hommes que le mon-

de est rempli de gens qui en dépit de leur jugement résistent obstinément aux preuves les plus fortes. Des yeux longtems fermés à la lumiere ne soutiennent le grand jour qu'avec peine; s'ils entr'ouvrent un instant les paupieres, ils les referment bientôt; les vérités les plus frappantes ne sont pour la plupart des hommes que des bluettes incommodes dont ils se débarrassent bientôt en se replongeant dans l'obscurité.

Je ne suis nullement étonné des embarras qui vous restent, ni de ce penchant, qui malgré vous vous ramene quelquefois à des opinions que la réflexion vous montre comme contraires à la raison. Il est impossible d'anéantir sur le champ des habitudes enracinées; l'esprit de l'homme semble flotter dans le vuide quand on lui ôte tout d'un coup des idées qui depuis longtems lui servoient de points d'appui; il se trouve dans un monde nouveau dont les routes lui sont inconnues. Tout système d'opinions n'est que l'effet de l'habitude; l'esprit a autant de peine à se départir de sa façon de penser pour prendre des idées nouvelles que le corps en éprouve lorsqu'on le prive de la faculté d'agir avec laquelle il s'est familiarisé. Que l'on pro-

pose à quelqu'un de quitter le tabac parce qu'on le jugera nuisible à sa santé, ou il n'écouterà pas, ou ce ne sera qu'avec une peine extrême qu'il pourra se déterminer à renoncer à une chose dont l'habitude lui a fait un besoin véritable; s'il se rend, longtems il cherchera machinalement sa tabatiere, il éprouvera des desirs toutes les fois qu'il verra prendre du tabac aux autres; ce ne sera que peu-à-peu qu'il pourra se défaire d'une habitude dont il aura reconnu le danger.

Il en est précisément de même de nos préjugés de toute espece; ceux de la religion ont sur-tout des droits puissans sur nous. Dès l'enfance nous avons été familiarisés avec eux; l'habitude nous en a fait des besoins, notre façon de penser nous est devenue nécessaire, notre esprit accoutumé à s'en occuper ne peut plus s'en passer, & notre imagination croit s'égarer dans le vuide quand on lui ôte les merveilles & les chimeres dont elle avoit coutume de se repaître; ses fantômes les plus hideux lui sont devenus chers, elle s'étoit par habitude appropriée avec eux, de même que peu-à-peu nos yeux s'accoutument à voir sans peine les objets les plus désagréables & les plus propres à révolter.

D'ailleurs la religion, par l'inconséquence de ses systèmes merveilleux & bizarres, donne à l'esprit un exercice continuel; il se croit condamné à une inaction fâcheuse quand on le prive tout d'un coup des objets sur lesquels il s'exerçoit autrefois. Cet exercice est d'autant plus nécessaire que l'imagination est plus vive. Voilà sans doute pourquoi il faut communément aux hommes des folies nouvelles pour remplacer les anciennes. C'est encore la vraie raison pourquoi la dévotion se trouve si souvent propre à consoler des grandes disgraces, à faire diversion aux chagrins, à remplacer des passions fortes, à dédommager quelquefois même des plaisirs & des plus grandes dissipations. Les merveilles & les chimères multipliées que la religion présente à l'esprit lui donnent de l'activité, l'occupent entièrement; l'habitude les lui rend familières & nécessaires; les terreurs elles-mêmes finissent souvent par avoir des agrémens pour lui. Il est des esprits actifs & inquiets qui demandent à être continuellement remués; il est des imaginations qui veulent être alternativement allarmées & consolées; il est une infinité de gens qui ne peuvent s'accommoder de l'état tran-

quille où les mettroient la raison & la vérité. Beaucoup de personnes ont besoin de fantômes, il leur manque quelque chose quand elles sont rassurées.

Ces réflexions serviront à vous expliquer les variations continuelles auxquelles beaucoup de personnes sont sujettes sur-tout en matière de religion. Semblables à des barometres vous les voyez varier sans cesse; leur imagination flottante ne peut jamais se fixer; tantôt vous les trouvez livrées à la superstition la plus noire, tantôt vous les croiriez parfaitement dégagées de préjugés. Tantôt elles sont tremblantes aux pieds d'un Prêtre, tantôt elles paroissent avoir entièrement secoué le joug. Des personnes de beaucoup d'esprit ne sont point toujours exemptes de ces variations, leur jugement est souvent la dupe de leur imagination pétulante & inquiète qui les empêche de se fixer. D'ailleurs il n'est point rare de voir une ame timide & craintive jointe à beaucoup d'esprit.

Que dis-je! l'homme n'est point & ne peut être toujours le même. Sa machine est exposée à des révolutions, à des vicissitudes perpétuelles; les pensées de son ame varient nécessairement avec les états divers par lesquels son corps est

forcé de passer. Quand le corps est languissant & abbatu, l'ame n'a communément ni vigueur ni gayeté. La débilité des nerfs anéantit communément toute l'énergie de l'ame, que l'on a si gratuitement distinguée du corps; les personnes d'un tempérament bilieux ou mélancoliques ne peuvent point se prêter à la joye; la dissipation les importune; la gayeté des autres les fatigue. Concentrées en elles-mêmes, elles aiment à se nourrir d'idées sombres que la religion est très-propre à leur fournir. La dévotion pourroit se traiter comme les vapeurs; la superstition est une maladie invétérée que l'on pourroit guérir par des remèdes physiques. Il est vrai qu'il est difficile de garantir des rechutes, des hommes d'un tempérament assez mal constitué pour reproduire promptement les humeurs nuisibles qui les ramènent à leurs anciens préjugés. Il n'est point aisé d'inspirer du courage à un lâche; il est presque impossible de guérir de la superstition un homme que le tempérament & l'habitude forcent continuellement à trembler. On a pris tant de peines pour éterniser les erreurs humaines & tant de précautions pour nous empêcher de nous en défaire, qu'il est

très-rare de trouver des personnes dont la raison ne se démente quelquefois. C'est l'éducation seule qui pourroit opérer la cure radicale de l'esprit humain.

Ce qui vient d'être dit suffit, je crois, Madame, pour vous rendre raison des variations que l'on remarque si souvent dans les idées des hommes, & de cette pente secrète qui les ramène quelquefois malgré eux à des préjugés dont leur esprit sembloit être entièrement dégagé. Vous sentirez à présent ce que vous devez penser de ces penchans secrets que nos Prêtres voudroient faire passer pour des inspirations intérieures, pour des sollicitations divines, pour des effets de la grace, tandis qu'ils sont évidemment des effets des vicissitudes qu'éprouve notre machine tantôt saine & tantôt viciée, tantôt robuste & tantôt affoiblie, dispositions d'où dépendent toujours nécessairement nos façons de penser & d'envisager les choses.

Cela peut encore vous faire juger si nos Docteurs sont bien fondés à se vanter si fort des triomphes qu'ils remportent souvent à l'article de la mort sur la raison des Incrédules dont ils ont occasion de troubler les derniers momens. C'est là, disent-ils, qu'il faut les atten-

dre ; c'est alors que l'homme détrompé voit les choses sous leur vrai point de vue , & que prêt à quitter la terre il est forcé de reconnoître ses erreurs. Il n'y a , sans doute , que des imposteurs qui puissent s'appuyer de pareils raisonnemens , & il n'y a que des dupes qui puissent s'en contenter. Est-ce donc dans l'état de l'accablement , de la faiblesse & du délire qu'un homme est en état de juger sainement ? Un moribond dont l'esprit & le corps sont privés d'énergie & qu'un Prêtre barbare vient encore effrayer , est-il donc bien capable de raisonner , d'argumenter , de détruire les sophismes qu'on lui propose ? Ce sont , sans doute , d'étranges vérités que celles de la religion puisque , pour en sentir la force , il faut avoir le corps & l'esprit entièrement abbatus.

C'est dans l'état de santé que l'on peut se promettre de raisonner avec justesse ; c'est lorsque l'ame n'est ni troublée par la crainte , ni altérée par la maladie , ni égarée par des passions que l'homme peut juger sainement. Les jugemens d'un mourant ne peuvent être d'aucun poids ; il n'y a que des imposteurs qui puissent s'aider de son suffrage. La vérité ne se fait connoître à nous que lors-

que dans un corps sain nous jouissons d'un esprit sain. Nul homme, sans une présomption insensée, & ridicule, ne peut répondre des idées qui lui viendront quand sa machine sera affoiblie ou dérangée; il n'y a que des Prêtres inhumains qui puissent avoir le front de se prévaloir de son état pour le troubler; il n'y a que des fourbes qui osent se vanter ensuite des mauvais raisonnement qu'ils lui auront extorqués, ou des triomphes que leurs sophismes auront remportés sur son jugement débile. Les idées des hommes varient nécessairement avec les divers états de leur machine; l'homme qui meurt ne peut raisonner que comme un homme dont l'esprit & le corps sont sur le point de s'éteindre.

Ne soyez donc, Madame, ni découragée ni surprise si quelquefois vous sentez d'anciens préjugés réclamer encore des droits qu'ils avoient longtems usurpés sur votre raison; attribuez pour lors ces vacillations à quelque dérangement dans la machine, à quelques mouvemens désordonnés qui suspendent pour un tems la faculté de raisonner. Songez qu'il est très-peu de gens qui soient constamment les mêmes & qui voient toujours les choses des mêmes yeux.

Notre corps étant sujet à des variations continuelles, il faut nécessairement que nos façons de penser varient; nous pensons d'une façon pusillanime & lâche lorsque nos fibres sont relâchées & quand notre corps est abbatu. Nous pensons juste quand notre corps est sain, c'est-à-dire, quand toutes ses parties remplissent exactement leurs fonctions. C'est à la façon dont nous pensons en santé qu'il faut en appeller des incertitudes que nous éprouvons quand notre machine n'est point dans son assiette ordinaire. Nous ne raisonnons bien juste que lorsque nous nous portons bien.

Quoi qu'il en soit, pour calmer les inquiétudes qui troubleront peut-être quelquefois votre esprit, il suffit de réfléchir un instant; & vous reconnoîtrez sans peine que votre façon de penser ne peut jamais avoir de suites fâcheuses pour vous-même. En effet, comment un Dieu, que l'on suppose bon, juste & raisonnable, pourroit-il s'irriter de la façon de penser des hommes, qui est toujours parfaitement involontaire, & qui jamais ne peut lui nuire? L'homme est-il donc un instant le maître de ses idées, qui sont à chaque moment excitées par des objets & des causes qui

ne dépendent aucunement de lui? St. Augustin lui-même a reconnu cette vérité; *il n'y a, dit-il, personne qui soit maître de ce qui se présente à son esprit.* Ne devrait-on pas en conclure que rien ne doit être plus indifférent à Dieu que les pensées qui s'élèvent dans l'esprit de ses créatures, qui par conséquent ne peuvent l'offenser?

Si nos Docteurs se piquoient d'être conséquens dans leurs principes ils devroient sentir cette vérité. Ils reconnoîtroient qu'un Dieu juste ne peut point être offensé des mouvemens qui se passent dans le cerveau de l'homme que l'on suppose son ouvrage. Ils sentiroient que ce Dieu, s'il est sage, n'a pas lieu de se fâcher des fausses idées qui peuvent s'élever dans l'esprit de créatures à qui il n'a lui-même donné qu'un entendement & des connoissances très-bornés; ils verroient que si Dieu est vraiment tout-puissant, sa gloire & sa puissance n'ont point à s'allarmer des opinions & des idées des foibles mortels, & que les notions qu'ils se forment sur son compte ne peuvent faire aucun tort ni à sa grandeur ni à son pouvoir. Enfin, si ces Docteurs ne se faisoient pas un devoir de renoncer au bon sens & d'être tou-

jours en contradiction avec eux-mêmes, ils ne pourroient refuser d'avouer que Dieu seroit le plus injuste, le plus déraisonnable, le plus cruel des tyrans s'il punissoit des êtres qu'il a lui-même créés imparfaits, pour avoir mal raisonné.

Pour peu que l'on y réfléchisse, on voit toujours que les Théologiens se sont étudiés à faire de la Divinité un maître farouche, déraisonnable & méchant, qui exige de ses créatures des qualités qu'elles ne peuvent avoir. Les idées qu'ils se sont formées de cet être inconnu furent toujours empruntées de celles des hommes puissans qui, jaloux de leur pouvoir & des respects de leurs sujets, prétendent que ceux-ci aient toujours pour eux des sentimens de soumission, & punissent avec rigueur ceux qui par leur conduite ou leurs discours annoncent des sentimens peu respectueux. Ainsi vous voyez, Madame, que Dieu a été fait sur le modèle d'un despote inquiet, soupçonneux, jaloux de l'opinion que l'on avoit de lui, qui pour assurer son pouvoir, châtoit cruellement tous ceux qui n'avoient point de lui des idées propres à maintenir sa puissance ou à flatter sa vanité.

Il est évident que c'est sur des idées

si ridicules & si contraires à celles que l'on nous donne de la Divinité qu'est fondé l'absurde système des Chrétiens, qui se persuadent qu'elle est très-sensible aux opinions des hommes, qu'elle s'offense très-sérieusement de leurs pensées & qu'elle les punira sans pitié pour s'être trompés sur son compte, ou pour avoir raisonné d'une façon qui nuirait à sa gloire. Rien ne fut plus pernicieux au genre-humain que cette funeste manie qui dément les idées qu'on nous donne d'un Dieu juste, d'un Dieu bon, d'un Dieu sage, d'un Dieu tout-puissant, d'un Dieu dont les créatures ne peuvent jamais diminuer la gloire & la puissance infinie. En conséquence de ces suppositions impertinentes, les hommes ont toujours craint de ne point se former des notions convenables du Souverain caché dont ils croyoient dépendre ; leur esprit s'est mis à la torture pour deviner sa nature incompréhensible, & dans la crainte de lui déplaire, ils ont entassé sur lui des attributs humains sans s'appercevoir qu'à force de vouloir l'honorer, ils le déshonoroient en effet, & qu'à force de lui assigner des qualités incompatibles, ils l'anéantis-

soient réellement. C'est ainsi que presque toutes les religions de la terre, sous prétexte de faire connoître la Divinité & d'expliquer ses voyes, l'ont avilie & rendue plus méconnoissable & ne sont devenues qu'un Athéisme raisonné, par lequel on détruisoit réellement l'être que l'on prétendoit mettre à la portée des mortels.

A force de réfléchir ou de rêver sur la Divinité, les hommes n'ont fait que s'enfoncer de plus en plus dans les ténèbres; leur jugement se troubla toutes les fois qu'ils voulurent faire de cet être l'objet de leurs méditations; ils ne purent en raisonner juste parce qu'ils n'eurent jamais que des idées obscures & fausses; ils ne furent jamais d'accord, parce qu'ils partirent toujours de principes absurdes; ils furent toujours incertains & peu d'accord avec eux-mêmes, parce qu'ils sentirent très-bien que leurs principes étoient douteux; ils tremblèrent toujours, parce qu'ils s'imaginèrent qu'il étoit fort dangereux de se tromper; ils disputèrent sans relâche, parce qu'il est impossible de convenir de rien quand on raisonne d'objets parfaitement inconnus, & que les imagi-

nations des hommes sont forcées de se peindre diversement; enfin ils se tourmenterent cruellement les uns les autres pour leurs opinions également insensées, parce qu'ils crurent devoir y attacher la plus grande importance, & parce que la vanité de chacun d'eux ne leur permit pas de céder ou de souscrire aux rêveries des autres.

C'est ainsi que la Divinité est devenue pour les hommes une source de malheurs, de divisions & de querelles; c'est ainsi que son nom seul inspira de la terreur; c'est ainsi que la religion donna le signal de tant de combats & fut toujours une vraie pomme de discorde pour les mortels inquiets, qui disputerent toujours avec la plus grande chaleur sur des objets dont jamais ils n'eurent des idées véritables. Ils se firent un devoir d'y penser & d'en raisonner, & ils ne purent jamais le faire pertinemment, parce que leur esprit n'est en état de se former des notions vraies que de ce qui peut frapper leurs sens. Dans l'impossibilité de connoître la Divinité par eux-mêmes, ils s'en rapportèrent à ce que voulurent leur en dire des hommes adroits qui prétendirent avoir un commerce intime avec elle, être inspirés par

elle-même, avoir des connoissances particulieres refusées au reste du genre-humain. Ces hommes privilégiés n'apprirent rien aux nations que leurs propres rêveries réduites en système, sans leur donner des idées plus distinctes de l'être caché qu'ils prétendoient leur faire connoître; ils peignirent Dieu sous les traits les plus convenables à leurs propres intérêts; ils en firent un Monarque bon pour ceux qui leur seroient aveuglément soumis, terrible pour tous ceux qui refuseroient de leur obéir aveuglément.

Vous voyez donc, Madame, que ce sont des hommes qui ont fait évidemment la Divinité bizarre qu'on nous annonce, & qui pour rendre leurs opinions plus sacrées, ont prétendu qu'elle s'offensoit grièvement quand on n'avoit pas sur son compte les idées qu'il leur avoit plu d'en donner. Dans les livres de Moïse, Dieu se définit lui-même *celui qui est*; mais bientôt cet inspiré en racontant l'histoire de son Dieu, nous le montre comme un tyran qui tente l'homme, qui le punit d'avoir été tenté, qui extermine tout le genre-humain, parce qu'un seul a succombé; en un mot, qui dans toute sa conduite agit

comme un Despote que sa puissance dispense de toutes les règles de la justice, de la raison, de la bonté.

Les successeurs de Moÿse nous ont-ils transmis des idées plus claires, plus sentées, plus compatibles de la Divinité? Le Fils de Dieu lui-même nous a-t-il fait connoître son Pere? L'Eglise, perpétuellement éclairée des lumieres de l'Esprit saint, est-elle enfin parvenue à fixer nos incertitudes? Hélas! malgré tous ces secours surnaturels nous ne connoissons pas mieux le moteur caché de la nature; les idées que nous en donnent, les récits que nous en font nos infailibles Docteurs, ne sont propres qu'à confondre notre jugement & à réduire notre raison au silence. Ils font de Dieu un pur Esprit; c'est-à-dire, un être qui n'a rien de commun avec la matiere & qui néanmoins a créé la matiere qu'il a tirée de sa propre substance. Ils en font le moteur de l'univers sans être l'ame de l'univers. Ils en font un être infini qui remplit l'espace de son immensité, quoique l'univers matériel occupe pourtant aussi l'espace. Ils en font un être tout-puissant, mais dont les projets échouent sans cesse, vû qu'il ne peut ni maintenir le bon ordre qu'il

aime, ni gêner la liberté de l'homme; il est forcé de permettre le péché qui lui déplaît & qu'il pourroit prévenir. Ils en font un Pere infiniment bon, mais qui se venge sans mesures; ils en font un Monarque infiniment juste, mais qui confond l'innocent & le coupable, qui pousse l'injustice & la cruauté jusqu'à exiger la mort de son propre fils pour expier les crimes du genre humain dont les iniquités ne cessent point pour cela. Ils en font un être rempli de sagesse & de prévoyance, tandis qu'ils le font agir en insensé. Ils en font un être raisonnable qui s'irrite des pensées involontaires & nécessaires qui se produisent dans le cerveau de ses créatures, & qui les condamnera à des supplices éternels pour n'avoir point cru des rêveries incompatibles avec les attributs divins, ou pour avoir osé douter que Dieu pût rassembler en lui-même des qualités impossibles à concilier.

Il n'est donc point surprenant que bien des gens révoltés de ces idées si contradictoires & si choquantes tombent dans l'incertitude & le doute sur l'existence d'une pareille Divinité, ou même la nient formellement. Il est impossible en effet d'admettre le Dieu du Christia-

nisme, dans lequel on voit sans cesse des perfections infinies alliées avec les imperfections les plus frappantes ; dans lequel, pour peu que l'on y réfléchisse, l'on ne trouve que le produit informe de l'imagination égarée de quelques rêveurs que l'ignorance a réduits au désespoir, ou de quelques imposteurs, qui, pour subjuguier les hommes, ont voulu les jeter dans l'embarras, confondre leur raison, & les remplir de frayeurs. Tels paroissent en effet avoir été les motifs de ceux qui ont eu l'arrogance de faire connoître aux nations la Divinité qu'ils ne connurent jamais eux-mêmes ; ils la peignirent toujours sous les traits d'un tyran inaccessible, qui ne se montroit qu'à ses ministres & à ses favoris, qui se plaisoit à se voiler aux yeux du vulgaire & qui s'irritoit violemment lorsqu'on ne la connoissoit pas, ou lorsqu'on refusoit d'en croire ses Prêtres sur leurs rapports totalement intelligibles.

Si, comme je l'ai dit plus d'une fois, il est impossible de croire ce qu'on ne peut comprendre, ou d'être intimement convaincu de ce dont on ne peut se faire des idées claires & distinctes, il faut en conclure que, lorsque les Chrétiens nous as-

furent qu'ils croient le Dieu qu'on leur annonce, ou ils se trompent évidemment, ou ils veulent nous tromper. Leur foi ou leur croyance en Dieu n'est qu'une adhésion non raisonnée à ce que leurs Prêtres leur disent d'un être dont ils ont rendu l'existence aussi incroyable qu'impossible pour tout homme qui voudra le méditer. S'il existe un Dieu, ce Dieu ne peut assurément être celui que les Chrétiens admettent ou font profession de croire sur la parole de leurs Théologiens. Est-il en bonne foi un seul homme dans le monde qui puisse avoir une idée claire de ce que nos Prêtres appellent un *Esprit*? Si nous leur demandons ce que c'est qu'un *Esprit*, ils nous diront que c'est un être immatériel qui n'a aucunes des propriétés ou qualités que nous puissions connoître. Mais qu'est-ce qu'un être immatériel &c.? C'est un être qui n'a aucune des qualités que nous puissions connoître, qui n'a ni forme, ni étendue, ni couleur &c.

Mais comment pouvez-vous être assuré de l'existence d'un être qui n'a aucune des qualités connues? On nous dit que c'est par la foi: Mais qu'est-ce qu'avoir de la foi? c'est adhérer sans examen à ce que disent nos Prêtres. Mais qu'est-ce

que nos Prêtres nous disent de Dieu? Ils nous en disent des choses que nous ne pouvons ni comprendre ni concilier. L'existence de Dieu lui-même est entre leurs mains devenue le mystère le plus impénétrable de la religion. Mais enfin ces Prêtres eux-mêmes comprennent-ils le Dieu ineffable qu'ils annoncent aux autres? En ont-ils des idées véritables? Peuvent-ils eux-mêmes être sincèrement convaincus de l'existence d'un être qui réunit des qualités incompatibles & qui s'excluent réciproquement? Nous ne pouvons le croire, & nous sommes autorisés à penser que ces Prêtres quand ils professent de croire le Dieu dont ils nous parlent, ou ne savent ce qu'ils disent, ou veulent évidemment nous tromper.

Ne soyez donc point surprise, Madame, s'il se trouve des gens qui osent révoquer en doute l'existence d'un être que les Théologiens, à force de le méditer, ne sont jamais parvenus qu'à rendre plus incompréhensible, ou même à détruire tout-à-fait. Ne vous étonnez pas s'ils ne s'entendent jamais entre eux lorsqu'ils en raisonnent, s'ils disputent toujours sur son compte, enfin si jusqu'ici l'existence de la Divinité, qui sert pourtant de base à toute religion, n'est point encore éta-

blie sur des preuves incontestables. Cette existence ne peut nullement être démontrée par des révélations dans lesquelles on reconnoît visiblement l'ouvrage de l'imposture, qui s'appent plutôt la Divinité & ses perfections qu'elles ne les établissent. Cette existence ne peut point être fondée sur les qualités que nos Prêtres assignent à la Divinité, vû que de ces qualités rassemblées il résulte que Dieu n'est rien de ce que nous connoissons & par conséquent ne peut nous présenter aucune idée certaine. Cette existence ne peut être fondée sur les qualités morales que nos Prêtres attribuent à la Divinité, vu qu'elles sont impossibles à concilier dans un même sujet, qui ne peut être à la fois bon & méchant, juste & injuste, clément & implacable, sage & l'ennemi de la raison humaine.

Surquoi peut donc se fonder l'existence de Dieu ? nos Prêtres nous disent eux-mêmes que c'est sur la raison, sur le spectacle de la nature, sur l'ordre merveilleux que nous appercevons dans l'univers. Ceux à qui ces motifs pour croire l'existence de la Divinité ne paroîtront pas convainquans, ne trouveront point de motifs plus pressans dans toutes les religions du monde, systêmes

bien plus propres à égarer l'imagination qu'à convaincre l'esprit, & qui bien loin d'ajouter plus de certitude ou d'évidence aux preuves que la nature peut fournir de l'existence de Dieu ne font que l'ébranler & la rendre incroyable par les contradictions palpables qu'ils nous débitent à l'envi sur le compte d'un être dont l'essence sera toujours voilée aux foibles yeux des mortels.

Que faut-il donc penser de Dieu? Il faut penser qu'il est, sans prétendre en raisonner. Si nous ne pouvons aller plus loin, c'est qu'il n'a pas voulu se faire mieux connoître; c'est qu'il est impossible que l'être borné connoisse l'être infini; c'est qu'il y a du délire à vouloir raisonner sur la nature d'un être sur lequel tous les hommes de tous les âges ont été, sont & seront dans une égale ignorance. Si quelque chose est prouvée dans le monde, c'est que la Divinité n'a point voulu que les mortels raisonnassent sur son compte. S'il est un châtiment visible qui soit venu de sa part aux habitans de la terre, nous devons le reconnoître dans les vertiges, les calamités & les folies que les querelles théologiques ont produit ici-bas.

Mais que penserons-nous de ceux qui

ignorent ce Dieu, qui nient son existence, qui ne peuvent le reconnoître dans les œuvres d'une nature où ils voient le bien & le mal, l'ordre & le désordre se succéder constamment & partir de la même main ? quelles idées aurons-nous de ces hommes qui regardent la matière comme éternelle, comme agissante par elle-même suivant des loix invariables ; comme assez forte pour produire d'elle-même tous les effets que nous voyons ; comme perpétuellement occupée à faire naître & à détruire, à combiner & à dissoudre ; comme incapable d'amour ou de haine, comme privée des facultés que nous nommons *intelligence* & *sentiment* dans les êtres de notre espèce, mais capable d'enfanter des êtres que leur organisation rend intelligens, sensibles & pensans ? que dirons-nous de ces penseurs qui trouvent qu'il ne peut y avoir ni bien ni mal, ni ordre ni désordre réels dans l'univers, que ces choses ne sont jamais que relatives aux différens états des êtres qui les éprouvent, & que tout ce qui se fait dans l'univers est nécessaire & soumis au Destin ? en un mot que dirons-nous des Athées ?

Nous dirons qu'ils ont une façon différente d'envisager les choses, ou plu-

tôt qu'ils se servent de mots différens pour exprimer les mêmes objets. Ils appellent *Nature* ce que d'autres appellent *Divinité* ; ils appellent *Nécessité* ce que d'autres appellent les *Décrets* divins ; ils appellent l'énergie de la nature ce que d'autres appellent le moteur ou l'auteur de la nature ; ils appellent *Destin* ou *Fatalité* ce que d'autres appellent un *Dieu*, dont les loix sont toujours exécutées.

Sera-t-on en droit de les haïr, de les exterminer ? Non, sans doute ; à moins que l'on ne se crût en droit de faire périr tous ceux qui ne parleroient pas la même langue dont nous serions convenus de nous servir entre nous. C'est pourtant à ce degré d'extravagance que les idées funestes de la religion ont porté l'esprit humain. Echauffés par leurs Prêtres, les hommes se haïssent & s'assassinent, parce qu'en matiere de religion ils ne parlent point la même langue. La vanité fait que chacun s'imagine que la sienne est la meilleure, la plus expressive, la plus intelligible, tandis qu'on ne voit pas que la théologie est une langue que n'entendent ni ceux qui la parlent, ni ceux-mêmes qui l'inventent. Le seul nom d'*Athée* suffit pour

irriter la colere des dévots & pour armer la fureur de gens qui répètent sans cesse le nom de Dieu sans jamais être en état de s'en faire aucune idée. Si par hazard ils s'imaginent en avoir quelques notions, ce ne sont jamais que les notions confuses, contradictoires, incompatibles, insensées, qui leur sont dès l'enfance inspirées par leurs Prêtres; & ceux-ci, comme on a vu, ne peignent jamais leur Dieu que d'après les traits décosus que l'imagination leur fournit, ou ceux qui leur paroissent les plus conformes aux intérêts de leurs passions, dont les peuples se rendent complices sans savoir pourquoi.

La moindre réflexion suffiroit néanmoins pour faire sentir que Dieu, s'il est juste & s'il est bon, ne peut point exiger d'être connu de ceux qui n'ont pu le connoître. Si les Athées sont des hommes déraisonnables, Dieu seroit injuste de les punir d'avoir été des aveugles & des insensés, ou d'avoir eu trop peu de pénétration & de lumieres pour sentir la force des preuves naturelles sur lesquelles se fonde l'existence de la Divinité. Un Dieu plein d'équité ne peut point punir des hommes pour avoir été aveugles ou pour avoir mal raisonné.

Les Athées, quelque fous qu'on les suppose, sont des êtres moins insensés que ceux qui font profession de croire un Dieu rempli de qualités qui s'entre-détruisent; ils sont bien moins dangereux que les adorateurs d'un Dieu méchant, qui s'imaginent lui plaire en exterminant pour des opinions. Nos spéculations sont indifférentes à Dieu, dont rien ne peut ternir la gloire ni diminuer la puissance; ces spéculations nous sont avantageuses, dès qu'elles nous rendent heureux au dedans de nous-mêmes; elles devroient être parfaitement indifférentes à la société, dès qu'elles n'influent point sur son bonheur. Or il est évident que les opinions des hommes n'influent sur le bonheur de la société que lorsqu'on veut les gêner.

Ainsi, Madame, laissons les hommes penser comme ils voudront pourvu qu'ils agissent de la façon qui convient à des êtres destinés à vivre en société. Que chacun spécule à sa manière, pourvu que ses rêveries ne l'engagent point à nuire aux autres. Nos idées, nos pensées, nos systèmes ne dépendent point de nous; ce qui paroît convainquant pour l'un n'a point la force d'en con-

vaincre un autre. Tous les hommes n'ont ni les mêmes yeux, ni les mêmes cerveaux ; tous n'ont point reçu les mêmes idées, la même éducation ni les mêmes opinions ; ils ne seront jamais d'accord quand ils auront la témérité de raisonner sur des objets invisibles & cachés que chacun d'entre eux est forcé de voir avec les yeux de l'imagination, sans qu'il soit possible de vérifier lequel a le mieux rencontré.

Les hommes ne disputent point long-tems sur les objets que leurs sens sont toujours à portée de vérifier ou de soumettre à l'expérience. Il est un petit nombre de vérités évidentes & démontrées sur lesquelles tous les mortels sont forcés d'être d'accord. Les principes fondamentaux de la morale sont de ce nombre ; il est évident & démontré pour tout homme sensé que des êtres réunis en société ont besoin de la justice, doivent aimer la bienfaisance, sont faits pour se prêter des secours mutuels, en un mot sont obligés de pratiquer la vertu & d'être utiles à la société pour y vivre heureux & satisfaits. Il est évident & démontré que l'intérêt de notre conservation propre exige que nous mo-

dérions nos desirs, que nous mettions un frein à nos passions, que nous renoncions à des habitudes dangereuses, que nous nous abstenions des vices qui pourroient nuire à nous-mêmes ou indisposer les personnes avec qui nos besoins nous lient. Ces vérités sont évidentes pour tout être pensant dont les passions ne troubleront point la raison; elles sont totalement indépendantes des spéculations théologiques qui ne sont ni évidentes ni démontrées & que jamais notre esprit n'est à portée de vérifier; elles n'ont rien de commun avec des opinions religieuses qui n'ont jamais pour garans que l'imagination, le fanatisme & la crédulité, & qui, comme je l'ai prouvé, produisent continuellement des effets directement opposés aux principes les plus évidens de la morale & au bien-être de la société.

Quelles que soient donc les notions des Athées, elles ne seront jamais aussi dangereuses que celles de ces Prêtres qui ne semblent avoir inventé des systèmes religieux que pour troubler, asservir & dépouiller les nations. Les principes spéculatifs d'un Athée, faits pour très-peu de monde, ne peuvent avoir les

mêmes suites que les principes contagieux du fanatisme & de l'enthousiasme, qui ne font servir la Divinité que pour apporter le désordre sur la terre. S'il est des notions dangereuses & des spéculations funestes, ce sont celles de rêveurs qui se servent de la religion pour diviser les hommes & pour aiguïser leurs passions, & qui sacrifient les intérêts de la société, des Souverains & des sujets à leur propre ambition, à leur propre avarice, à leur propre vengeance, à leurs propres fureurs.

On nous dit que l'Athée n'a point de motifs pour bien faire, & qu'en refusant de reconnoître un Dieu il ne lui reste plus de frein pour résister à ses passions. Il est vrai que l'Athée n'a point de frein ni de motifs invisibles, mais il a des motifs & un frein visibles qui, s'il y réfléchit, régleront ses actions. S'il nie l'existence de Dieu, il ne peut nier l'existence des hommes. Pour peu qu'il pense il trouvera que son propre intérêt exige qu'il modere ses passions, qu'il travaille à se rendre agréable, qu'il évite la haine, le mépris, les châtimens, qu'il s'abstienne des crimes, & qu'il se défende des vices & des habitudes
des

des qui pourront tôt ou tard se tourner contre lui-même. Ainsi relativement à sa morale l'Athée a des principes plus sûrs que le superstitieux, le fanatique, le dévot, que la religion invite à montrer du zèle, & qui se croient souvent obligés en conscience de commettre des crimes pour apaiser leur Dieu. Si rien n'arrête l'Athée, mille forces réunies poussent souvent le fanatique à violer les devoirs les plus sacrés.

D'ailleurs je crois vous avoir déjà prouvé que la morale du superstitieux n'a jamais de principes certains; elle varie avec les intérêts de ses Prêtres qui n'expliquent les intentions de la Divinité que de la façon qui convient le mieux à leurs circonstances présentes; & trop souvent ces circonstances exigent que leurs dévots disciples soient cruels & méchans. Au contraire, l'Athée qui ne puise sa morale que dans sa propre nature & dans les rapports constans qui lient entre eux les membres de la société, a une morale certaine qui ne se fonde ni sur le caprice ni sur les circonstances; quand il commet le mal il doit sentir qu'il est blâmable, & comme le fanatique intolérant & persécuteur, il

n'a pas lieu de s'applaudir du mal qu'il a commis.

Vous voyez donc, Madame, que du côté de la morale l'Athée lui-même a des avantages marqués sur le dévot superstitieux qui ne connoît d'autres règles que le caprice de ses Prêtres, d'autre morale que celle qui convient à leurs intérêts, d'autres vertus que ces vertus abjectes dont l'effet est de le rendre esclave de leurs volontés, souvent très-contraires aux intérêts du genre-humain. Ainsi vous reconnoîtrez qu'à tout prendre la morale naturelle d'un Athée est bien plus constante & plus sûre que celle d'un superstitieux qui croit se rendre agréable à son Dieu toutes les fois qu'il sert les passions de ses Prêtres. Si l'Athée est assez aveugle ou corrompu pour méconnoître les devoirs que lui prescrit sa nature, il est pour lors sur la même ligne que le superstitieux que ses motifs invisibles n'empêchent pas d'être méchant, & que ses guides sacrés sollicitent souvent à l'être.

Ces réflexions serviront encore à confirmer ce que je vous ai dit ci-devant pour vous prouver que la morale n'avoit rien de commun avec la religion; & que

cette religion même en étoit plutôt l'ennemie que l'appui. La vraie morale doit se fonder sur la nature de l'homme; la morale religieuse ne se fondera jamais que sur les chimères de l'imagination & sur le caprice de ceux qui font parler à la Divinité un langage souvent très-contraire à celui de la nature & de la droite raison.

Souffrez donc, Madame, que je vous le répète, la morale est la seule religion naturelle de l'homme, le seul objet digne de l'occuper ici-bas, le seul culte qu'il puisse rendre à la Divinité. C'est uniquement en remplissant les devoirs évidens de cette morale que nous pouvons nous flatter d'accomplir les intentions connues de la Divinité. Si c'est elle qui nous a faits ce que nous sommes, elle voulut que nous travaillions à la conservation de notre être & à notre bonheur. Si elle nous a faits raisonnables, elle a voulu que nous consultassions notre raison pour distinguer le bien du mal, l'utile du nuisible. Si elle nous a rendus sociables, elle a voulu que nous vécussions en société & que nous missions en usage tous les moyens de la maintenir. Si elle nous a donné un esprit borné, elle a voulu visible-

ment nous interdire des recherches infructueuses, qui ne sont propres qu'à nous tourmenter vainement & à troubler le repos de la Société. Si elle attache notre conservation & notre bien-être à une certaine conduite, notre destruction & notre malheur à une conduite opposée, elle a fait des loix claires qui nous obligent, sous peine d'être punis sur le champ par la honte, la crainte & les remords; d'un autre côté nous nous trouvons récompensés de même d'une manière frappante par les avantages réels que la vertu nous procure en ce monde, où malgré la dépravation qui y règne, le vice se trouve toujours puni & la vertu n'est jamais totalement privée de satisfaction, d'estime & de récompenses; puisque, lors même que les hommes sont injustes, elle nous met en droit de nous estimer nous-mêmes.

Voilà, Madame, à quoi se réduisent les dogmes de la Religion naturelle; en les méditant & sur-tout en les pratiquant nous serons vraiment religieux, nous remplirons les vues de la Divinité, nous serons chéris des hommes, nous serons vraiment en droit de nous aimer & de nous estimer nous-mêmes, nous pourrons nous conserver, nous nous rendrons soli-

dement heureux en ce monde , & nous n'aurons rien à craindre dans un autre.

Ce sont ces loix si claires , si démontrées dont l'infraction est si évidemment punie , dont l'observation est si sûrement récompensée , qui constituent le code de la nature dont tous les êtres vivans , sentans & pensans sont forcés de reconnoître l'autorité , soit qu'ils admettent un Dieu comme l'auteur de cette nature , soit qu'ils regardent cette nature elle-même comme la source de toutes les choses. Le scepticisme le plus outré ne peut douter de ces loix dont tout démontre la réalité. L'Athée ne peut refuser de reconnoître des loix fondées sur une nature dont il fait son Dieu , & sur les rapports immuables & nécessaires qui subsistent entre les êtres. L'Indien , le Chinois , le Sauvage reconnoîtront ces loix évidentes , toutes les fois qu'ils ne seront point préoccupés par des passions ou par des préjugés ; enfin ces loix si vraies & si évidentes ne paroîtront incertaines , obscures ou fausses qu'à ces superstitieux qui préfèrent les chimères de l'imagination aux vérités naturelles & aux réalités du bon sens ; à ces dévots qui ne connoissent d'autres loix que les caprices de leurs Prêtres ; qui voudroient

qu'on ne suivît d'autre morale que celle qui s'accommode à leurs vues dangereuses.

Ainsi , belle Eugénie , permettons aux hommes de penser comme ils voudront , ne les jugeons que d'après leurs actions. Opposons la raison à leurs systèmes quand ils ont des suites pernicieuses pour eux-mêmes & pour les autres ; guérissons-les de leurs préjugés , quand nous voyons qu'eux-mêmes & la Société en sont les victimes malheureuses. Montrons-leur la vérité qui est l'unique remède de l'erreur ; bannissons de notre esprit les fantômes lugubres qui ne sont propres qu'à le troubler ; ne méditons point de vains mystères qui ne sont faits que pour nous détourner des objets qui méritent de nous occuper. Renonçons à une morale qui ne paroît inventée que pour nous égayer & nous empêcher de connoître celle qui peut nous guider sûrement. Occupons-nous de nous-mêmes & de notre propre bonheur ; méditons notre nature & les devoirs qu'elle nous impose ; craignons les châtimens nécessaires qu'elle inflige tôt ou tard aux violateurs de ses loix ; ambitionnons les récompenses qu'elle promet & qu'elle tient à ceux qui les observent avec fidélité. Pratiquons une

morale simple qui ne manquera jamais de nous conduire au bonheur & qui, tant que la race humaine subsistera, sera l'unique soutien de la Société.

Si nous voulons sortir de nous-mêmes pour méditer, soyons au moins toujours d'accord avec la nature. N'abandonnons jamais le flambeau de la raison ; cherchons sincèrement le vrai ; quand nous serons incertains, arrêtons-nous, ou suivons ce qui nous paroîtra le plus probable, abandonnons nos opinions dès que nous les reconnoîtrons destituées de fondemens. De bonne foi avec nous-mêmes, ne résistons point aux impulsions de notre cœur, quand la raison le guidera ; consultée dans le calme des passions, elle ne nous conseillera jamais de nous permettre ni des crimes ni des vices, soit cachés soit publics ; elle nous prouvera que nous ne devons pas nous flatter de plaire à un Dieu sage, en croyant des absurdités ; ni à un Dieu bon en faisant des choses nuisibles à nous-mêmes & à nos semblables.

Je suis &c.

F I N.

